

# *mémoire*

*Les cahiers d'Afrique du Nord*

## Plurielle



Lampe à huile de Carthage

## Sommaire

### Éditorial

*La Rédaction*..... 4

### Les chemins de mémoire

Misères de la philologie...

*Pierre Lafrance*..... 5

### Les chemins de mémoire

Devant l'école

*Jean-Claude Xuereb*..... 8

### Les chemins de mémoire

Mon école primaire de La Redoute et Léon Rémy, son directeur

*Jean-Claude Xuereb*..... 9

### Biographie

Jean-Claude Xuereb

*Odette Goinard*..... 13

### Biographie

Gabriel Esquer

*Odette Goinard*..... 15

### Les chemins de mémoire

L'historien Gabriel Esquer dans mon souvenir

*Jean-Claude Xuereb*..... 19

### Écrivain public

L'œuvre de la France en Algérie

*Gabriel Esquer*..... 22

### Les chemins de mémoire

La Lampe à huile de Carthage ou l'art de la transfiguration selon Gustave Flaubert

*Annie Krieger-Krynicky*..... 28

### Écrivain public

Notes de voyages

*Gustave Flaubert*..... 33

*Mémoire d'Afrique du Nord*

ISSN 2267-7070

Réalisation : Jean-Claude Krynicki et Geoffroy Desvignes

Les articles signés et opinions émises dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Copyright : toute reproduction même partielle, des textes et documents parus dans le présent numéro est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction et de l'auteur.

Une contribution volontaire de 10 euros par an est souhaitée des lecteurs intéressés par nos publications. Mémoire d'Afrique du Nord 119 rue de l'Ouest 75014 Paris

[www.memoireafriquedunord.net](http://www.memoireafriquedunord.net)



# Éditorial

## La Rédaction

Chers amis lecteurs,

Nous reprenons le fil de nos travaux, brutalement tranchés, par le décès de notre trésorier Yves Richardot, terrassé par une crise cardiaque le 18 mars 2021 à 18h, rue d'Aligre, dans le 12<sup>ème</sup> où il résidait.

Nous consacrerons, à sa mémoire une partie de la prochaine revue, dans l'attente des éléments fournis par sa famille ou ses amis.

Nous nous sommes associés à ce départ, en présence ou en pensée, lors de la célébration de ses obsèques, le 24 mars 2021 en l'église Sainte - Marguerite, 30 rue st Bernard dans le 11<sup>ème</sup> ; mais nous tenons à souligner, outre sa parfaite rigueur et son entier dévouement à ses fonctions financières, il a été aussi, auprès de nous, dans la rédaction de la revue un correcteur des épreuves à la fois impitoyable et souriant. Nous apportant son œil impeccable et son érudition aimable.

Érudition et esprit caractérisent l'article de Pierre Lafrance sur le parler en Tunisie, avec ses misères de la philologie « ; enfin un portrait en miroir avec Gabriel Esquer historien de l'Algérie par Odette Goinard. En réponse aux souvenirs personnels de Jean-Claude Xuereb son petit neveu, écrivain et poète, il célèbre aussi dans une nouvelle, une servante au grand cœur « flaubertiene » ce qui nous emmène à l'année Flaubert, né en 1821, et dont l'exposition au musée de Rouen : *Salammbô passion, fureur et éléphants*, sera ensuite itinérante ; nous visiterons avec lui ce qu'il a vu de Carthage en 1858 et ce qu'il n'a pas vu ! Tout l'imaginaire ...

La Rédaction



**Yves Richardot Bougie 1932 - Paris 2021**



## **Misères de la philologie...**

**Pierre Lafrance**

Le « génie » d'une langue se révèle par ses absurdités, ses incohérences et ses tyrannies. Comme me le dit un jour un penseur connu, la culture est le reflet de la bêtise humaine tant elle spécifie et donc, enferme. Ses limitations seraient ainsi inévitables. Là, doit s'appliquer la devise socratique : « connais-toi toi-même », c'est à dire, contrairement à bien des interprétations, mesure bien tes limites et ta place en ce bas monde. Ne prétends pas à la perfection ni à un rang tant soit peu divin ! Cela relèverait de l'hybris.

Chacun doit donc s'être familiarisé avec le fourré épineux de sa propre langue pour en faire l'usage le plus précis, évitant ainsi bien des malentendus. De la sorte, une langue maternelle, dès qu'elle est bien parlée, et comprise au point de faire apparaître sa broussaille native comme un jardin, devient une langue apprise, c'est-à-dire, presque étrangère. Ainsi comprend-on que tout maître de sa propre grammaire reçue en héritage et soigneusement cultivée peut se montrer apte à l'excellence dans la grammaire de « l'autre ». Ainsi s'expliquait la précision des termes, la richesse du vocabulaire et la rigueur syntaxique des étudiants de la « Zitouna » quand ils parlaient français après avoir passé de longues années à étudier surtout le « bon arabe ». En Tunisie un tel exemple était exceptionnel. Comme le temps d'étude était généralement limité, l'impératif linguistique majeur était le « tant bien que mal ». On se « débrouillait » dans sa propre langue comme dans celle des autres. De là, les interférences phonétiques et les mélanges de toutes sortes permettant d'être mutuellement intelligibles ou presque. Le « sabir », ou savoir s'expliquer, avait le double mérite de permettre aux gens simples de se comprendre entre eux et aux gens cultivés de sourire ou de rire franchement de ces efforts naïfs pour parler sans avoir convenablement appris à le faire. Il y avait, à Tunis, un philologue amateur du nom de Martin qui, sous le pseudonyme-anagramme de Qaddour ben Nitram inventoriait, assimilait et imitait les différentes formes du sabir pour le divertissement de ses auditeurs.

Tous ces exercices révélaient en fait les difficultés, donc les pièges propres à chacune des langues en usage dans les principales villes de Tunisie. C'était, notamment, la complexité consonantique de l'arabe, les fantaisies de l'accent tonique et, surtout, « des longues » et « des brèves » dans l'italien, enfin, l'impossible maîtrise - sauf parfois au théâtre - du système vocalique français.

C'est ce dernier qui aura été, pour moi, la source principale de mes colères, tourments, et francs amusements linguistiques.

Pour ce qui est des tourments, celui qui me vient à l'esprit, en premier, est l'interdit de hiatus, surtout quand il est répétitif. Il est impossible de dire « il s'employa à annoncer » qu'est-ce que ce coassement horrible ? Il faut vite trouver une autre formule de sens équivalent « il s'efforça de faire savoir ».

Il y a l'usage des « e » (/e/, /ə/, /ɛ/), réputés muets que l'on élide sous peine de paraître trop méridional mais auxquels on laisse un soupçon d'existence au point de les rendre perceptibles dans les vers, les chansons et même le langage courant : « la claire fontaine » /kɛr/ ne peut se dire comme « le clair /kɛr/ de lune » .

Il y a l'horreur des allitérations involontaires et, plus généralement, des répétitions. Pour les premières, j'en avais un exemple à l'instant. J'ai dû écrire « soupçons d'existence » pour éviter « soupçons de son » qui aurait été, pourtant, plus exact. Quant au rapprochement de mots, lequel est autorisé seulement dans « les périodes » de caractère rhétorique ou poétique, il doit être fui et cette interdiction oblige le locuteur du français à garder en tête

un véritable dictionnaire des synonymes et même une calculatrice pour la conversion des unités de compte. Dans les années Trente, quelque commodité était offerte pour désigner une respectable pièce d'argent qu'on pouvait indifféremment nommer, en français, cinq francs, cent sous, ou une thune ; et, dans le sabir hispano-arabe, « dourou » (/duru/). À l'école, un des exercices de rédaction consistait à exposer au maître les problèmes de répétition auxquels on s'était confronté sans pouvoir les résoudre. On lui disait : « J'ai deux répétitions, mais ne sais pas les corriger ». Et l'instituteur de proposer une ou plusieurs solutions possibles. Ces difficultés de la langue courante étaient au total plus oppressantes encore que celles, très intellectuelles, de l'accord des participes.

Le pire n'en restait pas moins la complexité du système vocalique consacré dans la langue d'oïl telle que l'a rendue dominante l'ordonnance de Villers-Côtteret d'août 1539.

Le comble de la difficulté concernait, là encore, les sons rendus par la lettre « e » lesquels comprenaient : le « e » (/œ/) ouvert, bref comme pour « de » ou « bœuf » (/bœf/) ou long /ø/ pour « heure » (/œ/) ; le « e » (/e/) fermé, bref comme pour « deux » (/dø/), « bœufs » (/bø/) ou éventuellement long comme dans « beugler » (/bøgle/), « meute » (/møt/) ou, tour à tour, long et bref comme dans l'adjectif « heureux » (/œRø/). Ainsi, pour moi qui fut louveteau la meute se prononçait très souvent « meute » (/mœte/) et non (/mœt/), comme œuf (/œf/) ou œil (/œj/). Quelle horreur ! Cependant, je fus tout surpris en fréquentant aux vacances un petit village français par le glissement phonétique, exactement inverse ; dans nos campagnes on usait du même phonème pour les œufs (/œ/) et le beurre (/bœr/) qui devenaient « eul beu ».

La même lettre, correspondait, par ailleurs, à un phonème d'arrière, signalé le plus souvent par des accents. Il y avait le « é » (/e/) si fermé qu'il ressemblait à un « i », comme dans « dé » (à coudre) (/dɛ/) à coudre. Il y avait le « è » (/ɛ/ ouvert, signalé par son accent grave et que l'on trouvait dans le « dais » surmontant le trône ou, très ouvert et marqué le plus souvent par un accent circonflexe. Une fois que l'on a bien appris à maîtriser l'émission du son, il faut savoir, comme on l'a déjà vu, en mesurer la durée. Lettre ne se prononce pas comme l'être (/ɛtR(ə)/) ni la graisse, comme la Grèce (/gRɛs/).

Ce « B, A, BA » compris et assimilé par le petit francophone d'environ 3 ans, est un casse-tête pour les autres de tous âges, y compris pour les familles françaises établies en Tunisie depuis longtemps. Je ne sais pas dire « e » /ɛ/, avec accent grave, devait m'avouer, en riant, l'une de leurs descendantes.

Naturellement, semblables règles et dérèglements s'appliquaient à la différence entre u (/y/) et ou (/u/). Si le second phonème était compris et respecté par tous, le premier devenait quelquefois « i » (/i/) ou bien « ou » (/u/) comme dans « chté gire » pour « je te jure » ; ou « té sour ? » pour « es-tu sûr ? ». On peut citer aussi « la confiteur de fraise » ou le « bouffi » pour le « buffet ». Restait-il des canapés après le départ des invités ? Réponse « nan, Madame, zan boffi toll boffi » (ils ont consommé l'ensemble du buffet...).

Que dire des voyelles nasales « an » [ã], « in » [ɛ̃] « on » [õ], « un » [œ̃]. Bien des Français s'y perdaient notamment les plus méridionaux qui, souvent, respectaient à contre-sens l'ordre des lettres associées dans un même phonème. Ainsi, disaient-ils, une « an-nnée... » ([ã]nnée) mais, au contraire, « mo-nami » pour « mon ami... ». Les autres, la majorité des habitants, simplifiaient impudemment ce système vocalique et cela dans le sens du moindre effort selon la loi énoncée par les philologues : « ils san partis on les a même pa vi » (ils sont partis, on ne les a même pas vus).

Quant à « un » et « in », ils se confondaient parfois en une même nasale proche du « a ». Par exemple, pour avouer son ignorance, on disait dans presque tous les sabirs, « an nassairia... » (on n'en sait rien).

Une des commodités fréquemment utilisées consistait en l'usage du schwa /jva/ voyelle vide si chère au dialecte tunisien. Ainsi, le citron devenait-il « s'rou », la salade « s'lad ».

De mon côté, j'étais sans cesse repris pour mes prononciations tunisiennes et j'en voulais à la fois à mes camarades de classe et compagnons de jeux de me donner de « mauvaises habitudes » et à mon entourage français d'être si pointilleux. Pourtant, j'admire le français bien prononcé en Touraine ou à Paris. Je m'étais trouvé ridicule d'avoir

demandé mon chemin dans la capitale sans bien différencier l'ouverture des « a ». Mon interlocuteur avait répété mais avec une prononciation parfaite : « aah ! la gaare » « Saint Lazaare »... c'est par làaa.

Les difficultés phonétiques concernaient aussi bien mais moins gravement les consonnes. Ni le « p », ni le « v » n'existaient en Arabe, langue dans laquelle ils étaient, le plus souvent remplacés, l'un et l'autre par un « b » mais aussi parfois pour la seconde par « oue » (/ue/). Chez l'épicier « dejerbien », levure se disait comme la bière ou le beurre. Mais on disait aussi « ouala » pour voilà. On se comprenait donc en faisant chez l'un un effort particulier de prononciation et, chez l'autre, d'acuité auditive.

En fait, le voisinage entre les langues obligeait à une certaine subtilité dans la pratique phonétique comme dans l'intercommunication, plus encore que dans l'aride recherche d'une introuvable orthopraxie linguistique. Faut-il dire orthophonie ?

Un point sur lequel la différence phonétique était à peu près comprise et tranchée était celui du « r ». Le « ghaïn » arabe était la consonne la plus proche du « r » français mais, elle tendait, en arabe, à se porter vers l'arrière du voile du palais au point de s'approcher du son de la lettre « qaf ». Je vis d'ailleurs un écriteau recommandant, en arabe, de vérouiller la porte : « aqfal el bab ». mais engageant au contraire, à la suite d'une faute d'orthographe, à la négliger « aghfal el bab ». Le rédacteur tunisien ne pouvait donc bien distinguer le « ghaïn » du « qaf ».

Les arabes de Tunisie trouvaient dès lors plus commode et naturel de rouler les « r » quand ils parlaient français pour certains d'entre eux, amis et voisins, j'étais « birrou » (/biRRu/), c'est-à-dire « Pierro » prononcé plutôt à la bourguignone.

Quant aux autres, en particulier les Italiens, ils roulaient spontanément nos « r ».

je me rappelle les discrets mouvements d'humeur de Giuseppe Baldocci, ambassadeur d'Italie, ayant passé toute son enfance à Tunis. En temps ordinaire, il parlait le français sans la moindre faute de prononciation. Mais il lui arrivait de rouler délibérément les « r » pour manifester sa fierté d'appartenir au monde de Dante, Galilée, Machiavel e tutti quanti, lorsque ses interlocuteurs français semblaient trop convaincus de parler la seule langue sachant dire les droits de l'homme, ceux des peuples et même le droit international.

Ainsi aperçoit-on un des grands mérites de la diversité linguistique, celle de permettre l'émergence de parfaits bilingues ou même polyglottes. Un des meilleurs interprètes d'arabe que j'aie connus dans ma carrière était tunisien. Du côté italien, il y eut bien sûr mon collègue Giuseppe Baldocci, mais aussi celle qu'il connaissait et admirait, une jeune fille dont la famille fréquentait les premières plages du nord, (la Goulette, le Krame ?). Actrice principale de très grands films, elle y fut, tout à tour, parfaitement française et parfaitement italienne mais, de surcroît, obstinément belle. Il s'agit de Claudia Cardinale.



## Devant l'école

Jean-Claude Xuereb



**Nous ne résistons pas au plaisir de vous présenter cette courte histoire, véritable conte de fées, vécue par Jean-Claude Xuereb, retourné à Alger sa ville natale, avec ses enfants, pour leur faire connaître les lieux où il avait passé sa jeunesse. C'est une aventure touchante, prouvant que nous avons pu laisser pour certains, un heureux souvenir de la présence française en Algérie. Ces deux roses sont un bouquet porteur des liens amicaux qui avaient unis nos deux peuples en un temps où le vent de l'histoire n'avait pas encore soufflé tragiquement sur notre Algérie.**

« L'exilé revient, sans doute pour la dernière fois, sur les lieux de son enfance. Il a entrepris cette fois-ci le voyage en compagnie d'un fils et de ses trois petits-enfants, une sorte de pèlerinage aux sources. Passée la maison natale rendue invisible par un haut mur de clôture, au bout de la rue de la Liberté, l'école communale est toujours là.

Au même moment, passe une voiture qui ralentit, puis s'arrête. Le conducteur, intrigué par la présence de ce groupe représentant trois générations, écoute attentivement l'explication. Puis il redémarre lentement et s'éloigne. Il réapparaît quelques minutes plus tard, tendant, sans quitter son véhicule, deux roses, qu'il destine au doyen des visiteurs. N'a-t-il pas voulu ainsi honorer une fidélité à la terre d'origine ? »

*Avant que s'efface l'ineffable* Ed. Rougerie Janvier 2021



## Mon école primaire de La Redoute et Léon Rémy, son directeur

Jean-Claude Xuereb

J'ai, au gré de l'humeur voyageuse de mes parents, fréquenté plusieurs écoles, notamment la Maternelle de la rue Aumerat, sous le regard bleu et la solide poigne d'une belle alsacienne, Madame Egloff, qui nous initia à la célèbre chanson populaire et à une sorte de ballet des garçons et filles de la classe, à partir de l'air et des paroles de *Sur le Pont d'Avignon* ( Albert Camus fréquenta le même établissement sous la houlette de Monsieur Germain ). Nous avons aussi vécu, pendant plusieurs mois, en pleine campagne où ma mère m'a appris, sur un tableau noir qu'elle m'a légué et que je garde depuis lors, à lire, écrire et compter.

Mais c'est à l'école de La Redoute, située dans la banlieue est d'Alger, sur les hauteurs qui dominent la baie, que j'ai accompli l'essentiel de ma scolarité primaire, aux épisodes profondément ancrés dans ma mémoire. Mon attachement à cet endroit s'explique aussi par d'autres raisons. C'est dans ce lieu agreste, où la nuit hurlaient les chacals, que mes ancêtres, venus des îles de Malte et de Gozo, d'Alicante et de l'île de Minorque, ont posé leurs maigres bagages vers 1845. J'ai découvert leurs traces les plus anciennes dans un registre d'Etat-civil de la commune de Birmandreïs, dont dépend le quartier de La Redoute. Y a été dressé l'acte de mariage de mes arrière-grands-parents paternels, le 5 juillet 1865, entre Joseph Xuereb, né à Gozo, et Jeanne Schembri, née à Malte. Les naissances, mariages et décès des générations successives, ont été, pour la plupart, enregistrés en cette même Mairie.

Mon père, aussi bien que ma mère, ont été scolarisés à La Redoute et ont été tous deux reçus, ma mère avec mention « assez bien », au Certificat d'Études Primaires, à la même date du 15 juin 1921. C'est souvent que je les ai entendus évoquer avec émotion leurs enseignants de l'époque, Léon Rémy pour mon père, Madame Maltre pour ma mère. Au surplus, l'école de La Redoute se situe à quelques enjambées de ma maison natale, construite peu à peu de ses seules mains, en début de 20ème siècle, par mon grand-père paternel, Jean Xuereb, ouvrier maçon, au n° 8 de la rue de la Liberté...Vingt années après la réussite de mes parents au même examen, j'obtiendrai, à l'issue de ma scolarité primaire accomplie à La Redoute, le Certificat d'Études le 14 mai 1941 et je serai reçu au concours des Bourses le lendemain 15 mai.

De la vie privée de Léon Rémy je ne sais à peu près rien. Chaque samedi, un cabriolet tiré par un fringant cheval arabe venait le chercher devant l'école, selon le récit de mon père, pour le conduire au petit domaine familial, situé à Sainte Amélie, près de Douéra, à une vingtaine de km d'Alger et le ramenait le dimanche soir.

Sans doute l'école de La Redoute avait-elle été son premier poste à la sortie de l'École Normale de la Bouzaréa et il y était resté. Célibataire, il gardait auprès de lui une vieille dame, « gouvernante", qui régenta la vie domestique dans l'appartement de fonction qu'il occupait au premier étage de l'école. J'avais mesuré le dévouement de cette discrète personne lorsqu'à la demande du maître, elle m'avait préparé un bol de tisane pour soigner un ennui gastrique survenu en classe.

.....

En classe, la journée commençait par une courte séquence de morale où le maître nous enseignait, sans jamais être ennuyeux, la conduite à tenir, toujours inspirée par le respect de l'autre, dans des situations concrètes, avec l'appui de quelque citation littéraire ou de quelque proverbe inscrits au tableau. Il nous apprenait des chansons populaires où il n'était question que de « petits paysans de France à la mine rose » et de « moulin sur la colline ». Nous connaissions, bien sûr, couplets et refrain de *La Marseillaise* et du *Chant du Départ*. Les écoles de la commune étaient rassemblées, en présence des membres de la municipalité, devant le monument aux morts, sur la place de la

Mairie de Birmandreis, pour le 11 novembre et le 14 juillet. J'ai encore dans l'oreille la voix chantante d'un petit camarade kabyle qui avait récité publiquement, avec la solennité qu'imposait la mission qu'il était fier d'accomplir : « Gloire à notre France éternelle ... » Quant au programme scolaire proprement dit, il ne différait en rien de celui qui s'imposait à toutes les écoles de France et de Navarre. Nous disposions des mêmes manuels: *le livre unique de français* de Dumas, dont une relecture des textes suscite encore en moi un peu de la jubilation ressentie lors de leur découverte , *la géographie* de Galouedec et Maurette, *l'Histoire de France* d'Ernest Lavisse... A travers lectures, résumés appris par cœur et récitations, s'est construite en moi une image tellement ancrée et idéalisée de la France qu'elle n'a pu, le moins du monde, être entamée, dans mon esprit, par la confrontation avec la réalité souvent si décevante de ce pays, devenu viscéralement le mien. Lorsqu'en 1939 la guerre a éclaté, le maître a, un jour, accroché au tableau une grande carte de l'Allemagne et il nous a décrit comment, selon lui, il faudrait, après la victoire, dont il ne doutait pas une seconde, démembler ce pays, afin qu'il cesse de représenter un danger pour ses voisins... A la même époque, il lança un appel pour une collecte de pull-overs et d'écharpes en laine qui seraient tricotés par les mères, les grand-mères ou les grandes sœurs, à l'intention de nos combattants sur la ligne Maginot. Au bout de quelques temps, il se chargea de l'expédition des colis. Après la débâcle, il nous demanda, en classe, si une famille accepterait de recevoir un petit réfugié venant de Soissons. J'en parlai à l'une de mes tantes, qui garda, pendant quelques mois, ce blondinet, plein d'humour et d'astuce, doté, selon nous, d'un accent étrange.

Alors que nous pouvions réciter, sans hésitation, la liste des Préfectures et Sous-Préfectures des 90 départements français, les noms des grands fleuves de France et de leurs affluents, la hauteur du Mont Blanc ou du Gerbier-de-Jonc, alors que nous savions énumérer toutes les stations du chemin de fer PLM depuis Paris, nous ignorions tout de l'histoire et de la géographie de notre terre natale. Nous vivions pourtant dans trois départements prétendument français, quoique dotés de billets de banque différents, émis par la Banque de l'Algérie. Curieusement, je n'ai jamais, dans mon entourage, entendu quelqu'un s'en étonner, tellement les choses semblaient ancrées pour l'éternité ...

.....

« De haute taille, noueux comme un cep de vigne, il avait l'allure souple du grand sportif qu'il était et pratiquait régulièrement le tennis. Il nous imposait chaque semaine, sous le préau, une longue séance de gymnastique suédoise dont il pratiquait les figures, en même temps que nous. Le moment préféré de la semaine était, le jeudi après-midi, celui des longues promenades collectives, qui nous conduisaient le plus souvent jusqu'au bois de pins du Fort des Arcades, au-dessus de l'oasis de verdure du Jardin d'Essai et de la mer au loin ».

J'ai précieusement conservé des photos de classe, prises, chaque année, par un photographe ambulant. A quelques exceptions près, je me souviens des noms de mes camarades. Sur une trentaine d'enfants, le tiers environ était musulman; arabes, kabyles ou mozabites. L'un d'eux était, en classe, mon voisin de pupitre: il s'appelait Smaïn Ou Ramdane. Son père était contrôleur sur la ligne de trolleybus qui desservait notre quartier. Smaïn fréquentait assidûment le cinéma situé en face de l'école. Il imitait, avec son chapeau de paille, l'allure des cow-boy, suscitant ainsi mon admiration. Le petit nombre de musulmans s'explique par le fait que Birmandreis ait été un village de colonisation, créé en 1845 et peuplé, à l'origine, essentiellement d'européens. Ensuite, des musulmans, en particulier des commerçants mozabites, sont venus s'y installer. A ma connaissance, leurs enfants étaient tous scolarisés parmi nous. Les autres élèves portaient, en majorité, des noms à consonance espagnole, italienne ou maltaise. Ils appartenaient à des familles modestes d'ouvriers, d'artisans, de petits commerçants. Aucun de nous n'avait trouvé la culture en cadeau dans son berceau. L'influence positive du maître avait contribué à créer, au sein du groupe, des liens de camaraderie, voire d'amitié, en dehors de toute considération d'origine, liens qui, pour certains, se sont maintenus bien au-delà de l'enfance et de l'adolescence. Quant aux familles, peut-être intimidées par un sentiment de décalage culturel, elles n'étaient guère associées, à l'époque, à la vie scolaire de leurs enfants. Elles étaient surtout préoccupées, il faut le dire, par une entrée prochaine de leurs rejetons dans la vie active, comme l'espoir d'une amélioration de leurs ressources financières.

Je sentais confusément que Monsieur Rémy éprouvait une certaine préférence à mon égard, qu'il s'efforçait de dissimuler, afin de ne pas susciter de jalousie parmi les autres. Cette préférence était due, pour partie, au sérieux de mon travail et aux résultats satisfaisants que j'obtenais. Mais surtout, le maître projetait sur moi l'affection qu'il avait gardée pour son ancien élève, devenu mon père. J'en ai eu la preuve éclatante lorsqu'une fois, au beau milieu d'une matinée, il me demanda de revêtir, devant toute la classe, une curieuse veste chamarrée que je n'avais jamais vue. Il déclara alors: « Voyez, mes enfants, cette veste a été portée par son père qui avait interprété le rôle du Bourgeois gentilhomme dans une pièce de théâtre de Molière » . J'ai été à la fois fier et gêné de cet épisode, auquel mes camarades n'avaient heureusement accordé aucune importance. Il n'y avait pas de livre chez moi et mes orgies de lecture ont débuté par l'emprunt des ouvrages rangés dans une armoire de la classe de Monsieur Rémy ; *Robinson Crusoë* , *Sans Famille*, *Le félin géant*, *Le mouchoir du capitaine Villeneuve*... Je lisais souvent ces livres, à haute voix, devant ma mère qui écoutait ou feignait d'écouter, tandis qu'elle repassait ou cousait... Mon ouverture au monde, la découverte de la nature, une soif inapaisable de connaissance associée aux vagabondages de l'imaginaire et de la poésie, tout cela est né de la stimulante émulation créée par le rayonnement de ce « Hussard de la République » que fut Léon Rémy, pour l'enfant du peuple que j'étais et que je reste, avec la chance d'avoir rencontré, sur mon chemin, quelques êtres comme lui, simples et vrais.

Cet homme, qui a voué toute son existence à son métier d'enseignant, a connu une fin tragique au sein même de cette école où il fut, jusqu'au bout, le « marchand de participes » au service d'un certain idéal laïc et républicain, même si le contexte colonial dans lequel il a exercé était lourd de contradictions.

Voici l'histoire d'un accident fatal : après le débarquement allié du 8 novembre 1942, les soldats américains avaient occupé de nombreux établissements scolaires, dont l'école de La Redoute et, aussi, mon lycée où je venais d'entrer en classe de 5ème, pour y installer provisoirement leurs cantonnements. Monsieur Rémy avait conservé son logement au premier étage de l'école. Un jour de début décembre 1942, l'officier américain vient le prévenir d'une panne de courant électrique, survenue dans l'une des classes transformées en dortoir. Le Directeur, toujours soucieux du bon état des locaux, va aussitôt quérir l'électricien qui le suit dans l'école où l'officier américain les rejoint. Tous trois se dirigent vers la classe. Ils ignorent qu'un G.I., en état d'ébriété, s'y est barricadé. Il en a chassé ses camarades de chambrée en les menaçant de mort. Monsieur Rémy ouvre la porte de la classe. Il reçoit, en pleine poitrine, une décharge de pistolet, qui le tue sur le coup. Les deux suivants ne sont que légèrement blessés. Ainsi disparaît cet homme, dont la mort est passée sous silence, au moment où l'assassinat d'un Amiral de la Flotte, dévoué à Pétain et, à dire vrai, assez peu recommandable, occupe bruyamment la presse et la radio. Ayant quitté, depuis deux ans, La Redoute, pour suivre mon père, appelé par ses employeurs à des activités plus lointaines, nous ne serons informés du drame ayant frappé notre vieil instituteur, que quelques semaines plus tard.

Le décès brutal de Léon Rémy au sein même de son école revêt pour moi une valeur symbolique qui ne fait que mettre davantage encore en évidence les qualités humaines et pédagogiques ( j'ajouterais « morales », si ce qualificatif n'était tellement déprécié de nos jours ) qu'il a déployées tout au long d'une vie vouée à l'enseignement. Mais ces qualités ne sont pas l'apanage exclusif d'un homme Elles caractérisent aussi l'action de l'ensemble des instituteurs, dispersés sur l'immense territoire algérien, depuis les grands centres urbains jusqu'au bled le plus reculé. Et voici que s'avance l'ombre suppliciée de Mouloud Feraoun... De son côté, Albert Camus nous a dépeint l'angoissant isolement de Daru, dans son école des Hauts Plateaux... Parmi mes proches, une vieille dame, Anna C., avait, après avoir été formée à l' École Normale de Constantine, accompli toute sa carrière d'institutrice dans l'école de filles d'un village de petite Kabylie. Elle y avait notamment lié amitié avec Lisette Vincent, également institutrice, une militante, condamnée à mort et recherchée par les autorités de Vichy, qui avait vécu, pendant des mois, cachée dans le logement de fonction d'une collègue de l'école. Arma avait été initiée, par cette clandestine, à la méthode active d'enseignement Freinet, alors révolutionnaire, qu'elle pratiqua avec succès dans sa classe.

A sa retraite, repliée en France, ses dernières années ont été illuminées par l'abondant et affectueux courrier qu'elle n'a cessé de recevoir de ses anciennes élèves, devenues mères et grand-mères. Ma propre épouse, Renée, formée à l'École Normale d'El Biar, a exercé dans plusieurs écoles maternelles, dont deux années, en 1956 et 1957, à

Boufarik ( à 40 km d'Alger ). Pendant cette période, je l'ai accompagnée dans un moment de souffrance qui nous avait tous deux profondément marqués. Il y avait là, dans des bâtiments récemment construits et accueillants, trois classes comportant chacune 40 enfants, tous musulmans, aussi attachants qu'avidés de connaître. Au milieu d'une matinée, d'une manière totalement inattendue, la foule hurlante des mères assaille les portes de l'école, en demandant qu'on leur remette immédiatement leurs enfants. Le bruit avait couru dans la cité que l'école allait empoisonner les élèves. Les institutrices essaient vainement de persuader les mamans qu'il n'y a aucun danger et qu'elles s'occupent de ces enfants comme s'il s'agissait des leurs. La tension ne cesse de monter. Les grilles sont alors ouvertes et les mères se précipitent dans les classes pour récupérer leur progéniture, sous le regard des institutrices en pleurs. Quelques jours plus tard, inquiétudes apaisées, les mères ramènent, un à un, les enfants et la vie scolaire reprend son cours normal. Le choc a été rude pour les enseignantes et la concierge de l'école !

Mon ami, le poète et traducteur, Jamel Eddine Bencheikh ( 1930-2005 ), rencontré pour la première fois à la Faculté d'Alger en 1952, expliquait, dans un article publié le 8 février 1990 par le journal *Le Monde*, sous le titre « Moi, immigré maghrébin amoureux de la France », qu'il était reconnaissant à l'instituteur français qui, pour le punir d'un bavardage en classe, lui avait imposé d'apprendre par cœur la *Déclaration des Droits de l'Homme*. A dire vrai, à l'époque où nous avons suivi les études à l'école primaire, au début de la seconde guerre mondiale ou peu de temps avant celle-ci, les instituteurs n'avaient pas encore, à quelques exceptions près, pris clairement conscience des inégalités inhérentes à une situation coloniale et ils ne percevaient pas distinctement l'incompatibilité entre cette situation et la mission, émancipatrice par nature, qui leur était dévolue. Ils n'en continuaient pas moins à rappeler la trilogie gravée au fronton des Mairies, ainsi que les droits proclamés par la Révolution Française, sans toujours en mesurer le caractère subversif. Sur cette question, l'analyse récemment - formulée par Aissa Kadri, Professeur émérite de sociologie de l'Université de Paris 8, dans une étude contenue dans un remarquable ouvrage collectif intitulé *Défis démocratiques et affirmation nationale - Algérie, 1900-1962* ( Editions *Chihab*, Alger, 2016), apparaît parfaitement éclairante quant à l'impasse dans laquelle étaient enfermés les enseignants: « ...en même temps, ils ont semé, ajoute-t-il, la graine qui ne meurt jamais, celle de la liberté de conscience, comme en ont témoigné de nombreux militants nationalistes qui ont dit leur reconnaissance à leurs instituteurs, lesquels ont, à cet égard, été, pour nombre d'entre eux, des « éveilleurs de conscience ». Nombre des catégories de l'élite algérienne, les nationalistes en premier lieu, ont dit leur dette envers leurs maîtres d'école, ont revendiqué les savoirs et les principes appris auprès d'eux, comme guides de leur engagement et de leur action » ( p. 159 )

Avignon, mars- avril 2017

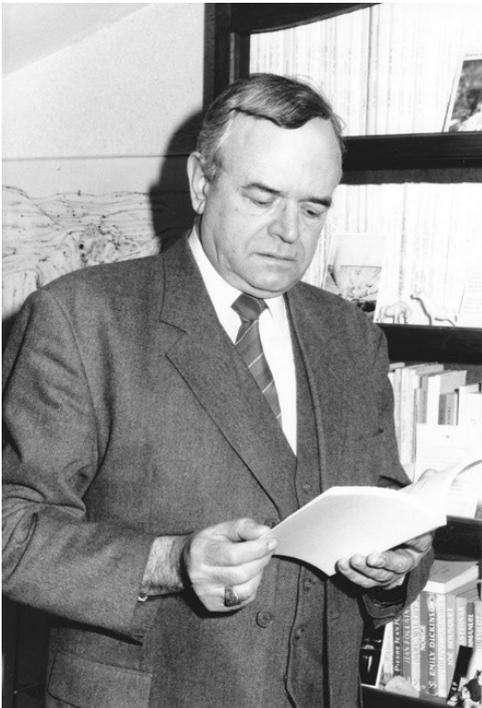


Fillettes de l'école publique lors de la visite du président Doumergue en 1930



## Jean-Claude Xuereb

Odette Goinard



**Jean Claude Xuereb Magistrat et écrivain**

Jean-Claude Xuereb naît en 1930 à la Redoute sur les hauteurs d'Alger, dans une famille ouvrière aux lointaines origines espagnoles et maltaises. Il fait ses études secondaires au lycée Gautier, pensionnaire cependant au lycée de Carcassonne en 1944-1945. Il est admis en 1955 au concours du Contrôle Général de la Sécurité Sociale en Algérie, puis à l'École de la Magistrature de Bordeaux en 1961, année de son départ d'Algérie. Sa carrière de magistrat, notamment consacrée pendant dix-huit ans aux fonctions de juge des enfants, le conduit du Puy-en-Velay à Avignon et à Paris où il préside le Tribunal pour enfants. Nommé président du Tribunal de Grande Instance d'Avignon en 1984, il choisit de quitter cette fonction en 1991 pour se consacrer pleinement à l'écriture.

En 1953, le jeune poète reçoit le prix de poésie du Cercle Lélian et crée une revue éphémère, *Les Feuilles Volantes*. Quelques rencontres d'écrivains ont été déterminantes pour son parcours poétique : en 1948 à Sidi Madani Albert Camus, Emmanuel Roblès, Mohamed Dib, Louis Guilloux ou encore Jean Cayrol et El Boudali Safir ; en 1952 Jamel Eddine Bencheikh, poète et futur traducteur des Mille et Une Nuits ; Gaston Fuel en 1965, et dès 1962, à l'Isle sur la Sorgue, René Char dont il restera l'ami jusqu'au décès de celui-ci en 1988.

Il a publié depuis 1970 une quinzaine de recueils de poèmes, de *Marches du temps* à *Le jour ni l'heure*, paru en 2015 aux Editions Rougerie. Membre du jury du prix Antonin Artaud à Rodez durant de nombreuses années, il est entré en 1992 au comité de rédaction de la revue *Sud* de Marseille, pour laquelle il a composé en 1995 un numéro hors-série intitulé *Algérie, l'exil intérieur*, regroupant les écrits d'une trentaine d'écrivains nés dans ce pays. Il présente, en 1998, une *Anthologie de poètes maltais* dans la revue *Souffles* de Montpellier. Invité au Printemps des

Poètes à Tunis en mars 2002 et à Alger en mars 2003, il participe à deux colloques Camus, l'un à Oran en juin 2005, l'autre à Tipasa en avril 2006. De 1998 à 2001, il a organisé des rencontres poétiques au château de Lascours dans le Gard et, entre 2001 et 2004, des journées consacrées à Albert Camus au château de Lourmarin.

### **Livres d'artistes**

*Face à face d'un été aride*, dessins de Jacques Clauzel, Éditions A travers, 2000

*Fugaces visages*, dessins de Jacques Clauzel, Éditions A travers, 2000

En collaboration avec Françoise Mor-Ritzenthaler, plasticienne, *Huit poèmes originaux manuscrits*, 2007

*La méprise, Feuilletts d'album*, dessin de Jean Chollet, 2007

*Quatre éléments (moins la terre)*, préface de Jean-Louis Vidal, illustrations de Gilbert Bottalico et Robert Maestre, Les Éditions de la Bastide, 2009

*Job ou les avatars du corps-poème*, dessins de Julius Baltazar, Editions de Rivières, 2010

### **Publications en revues**

*Phoenix, Poésie présente, Haut Pays, Solaire, Création, Poémonde, Esprit, Sud, Coup de soleil, Souffles, Voix d'encre, Verso, Autre Sud, Revue des Archers, La main millénaire.*

### **Ses œuvres**

#### **Éditions Rougerie**

*Marches du temps*, 1970 (MT)

*Gîte de sang*, 1972 (GS)

*Fibres de soleil*, 1975 (FS)

*Homme diluvien*, 1979 (HD)

*Avance au présent*, 1984 (AP)

*Double versant de la rencontre*, 1988 (DVR)

*Redoute*, 1992 (R)

*Cette fugitive éternité*, 1996 (CFE)

*Pouvoir des clés*, 1998 (PC)

*Voir le jour*, 2001 (VJ)

*Passage du témoin*, 2004 (PT)

*Entre cendre et lumière*, 2008 (ECL)

*Le désir et l'instant*, 2011 (DI)

*Le jour ni l'heure*, 2015 (JNH)

#### **Éditions La Porte, collection *Minuscule***

*Saison de passage*, 2001

*A découvert*, 2002

*Facéties de l'air*, 2004

*Vacance d'une ville*, 2006

*Légende dorée*, 2010

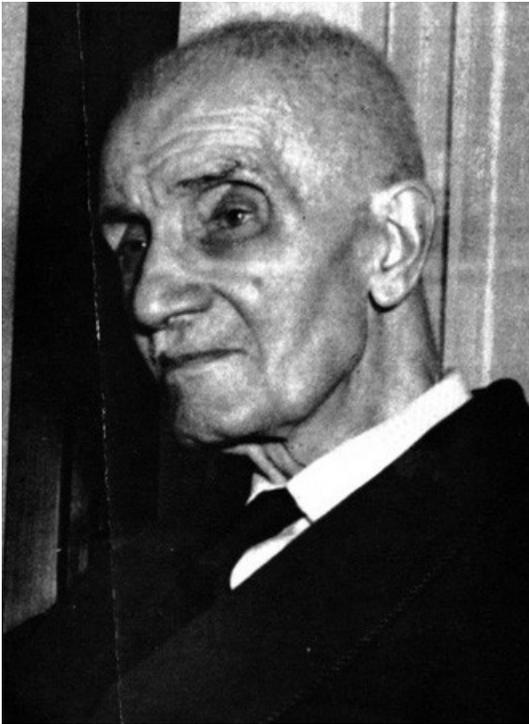
*Ultime adieu au pays*, 2012

Extraits du livre *Présence de la poésie Jean-Claude Xuereb*, par Jean-Louis Vidal . Éditions des Vanneaux. Mai 2016.



## Gabriel Esquer

Odette Goinard



**GABRIEL ESQUER – 1876-1961**  
**Historien et écrivain**

Gabriel Esquer est né à Caunes-Minervois, au cœur du pays Cathare, le 12 avril 1876. Il était issu d'une famille d'officiers et de fonctionnaires ayant servi en Indochine et dans les Comptoirs français de l'Inde. Après une rhétorique supérieure au Lycée Janson de-Sailly, il hésite entre deux carrières également attrayantes : le théâtre et l'École des Chartes. Il prépare, pour le concours d'admission à la classe de tragédie du Conservatoire, l'acte II de Mithridate, mais, au dernier moment, un vieux fond de prudence bourgeoise lui fait considérer les aléas de la carrière théâtrale et il se décide à opter pour le métier d'historien.

Entré à l'École des Chartes, il obtient en 1903 le titre d'archiviste-paléographe, après avoir soutenu une thèse sur *Le dernier des Valois Français, Duc d'Alençon et d'Anjou (1554-1584)*. Tout en poursuivant ses études, il fait ses premières armes dans le journalisme, au *Gil Blas*, au *Voltaire*, à *l'Aurore*. Il devient le secrétaire général du théâtre des Mathurins et des Bouffes Parisiens, ce qui lui vaut d'approcher de près les personnalités artistiques et littéraires de son temps. Il réussit même à faire jouer sous un pseudonyme quelques revues d'actualité agrémentées de danses à la mode 1900.

Puis la vie d'étudiant fait place à la carrière administrative. Nommé en 1903 archiviste en chef du département du Cantal, il passe à Aurillac cinq années laborieuses, publiant des répertoires d'archives, des articles dans les revues

locales et rassemblant la documentation de son ouvrage sur *la Haute Auvergne à la fin de l'Ancien Régime*, qui paraîtra en 1911. Sa carrière prendra un tournant décisif avec sa nomination au poste d'archiviste-bibliothécaire au Gouvernement Général en Algérie, fonction qu'il devait exercer durant 33 ans.

Le 8 février 1909, il débarque à Alger par un temps radieux. Dès le premier contact, il se sent conquis par la beauté du site, le bleu du ciel, la douceur du climat. Désormais, son sort est fixé. Il restera à Alger jusqu'à sa mort.

Esquer se maria avec la sœur cadette de la grand-mère paternelle de Jean-Claude Xuereb dont nous avons évoqué plus haut la personnalité.

Au cours de ce demi-siècle de vie algérienne il exerce des activités multiples et diverses, toujours avec un égal succès. A son retour de la guerre passée aux Dardanelles et en Serbie, il sera nommé, en 1920, administrateur de la Bibliothèque Nationale d'Alger, poste laissé vacant par le décès d'Émile Maupas, dont les travaux scientifiques sont universellement connus.

De 1927 à 1943, il assure à la Faculté des Lettres d'Alger l'enseignement des sciences auxiliaires de l'histoire et de l'histoire du Moyen-Age. Collaborateur du journal *Combat* pendant la période 1943-1946, son activité journalistique s'est poursuivie toute sa vie. Il assurait encore au cours de ses dernières années le *Bulletin hebdomadaire des livres* au Journal d'Alger et apportait une participation active aux émissions culturelles de France 5.

Administrateur de la Bibliothèque Nationale qu'il dirige de 1920 à 1948, il continue les traditions de ses savants prédécesseurs Berbrugger<sup>1</sup>, Mac Carthy et Émile Maupas.

Ces activités si absorbantes ne l'empêcheront pas d'élaborer une œuvre littéraire considérable. Celle-ci, à l'exception d'un seul ouvrage, concerne uniquement l'Algérie.

Citons entre autres :

- *Les commencements d'un empire. La prise d'Alger 1830* qui lui vaut le grand prix littéraire d'Algérie et le second prix Gobert de l'Académie française.

- *L'iconographie historique de l'Algérie, du XVI<sup>e</sup> siècle à 1871*, œuvre magistrale comportant trois volumes et représentant treize années de recherches, également couronnée de plusieurs grands prix. Paris, Plon, 1929.

- *Le 8 novembre 1942 premier jour de la Libération*, Alger ed. Charlot. 1946.

- *Alger et sa région*. Ed. Arthaud 1949. Illustrations d'Émile Bouneau.

- *Histoire de l'Algérie*, Collection *Que sais-je ?* 1960.

- Nombreuses éditions de correspondances et documents inédits sur l'histoire de l'Algérie où il publiera tour à tour les *Correspondances du Duc de Rovigo* (1914), des généraux Voirol (1924), Drouet d'Erlon (1926), des maréchaux Clauzel et Bugeaud (1961), en huit volumes et la *Reconnaissance des villes fortes et batteries d'Alger* par le chef de bataillon Boutin<sup>2</sup>.

Gabriel Esquer s'est éteint le 14 avril 1961 à Alger où il est enterré. Il laissera le souvenir d'une forte personnalité. Homme d'une grande rectitude, il était bienveillant pour son entourage, fidèle en amitié, et toujours prêt à soutenir ses jeunes confrères pour leur communiquer son expérience.

Les plus hautes distinctions honorifiques avaient couronné ses travaux. Il était Officier de l'Instruction publique, Officier de la Légion d'Honneur, Commandeur du Ouissam Alaouite et membre de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer.

---

<sup>1</sup> Voir la biographie de Berbrugger dans les *Cahiers d'Afrique du Nord*.

<sup>2</sup> Voir la biographie de Vincent Boutin dans les *Cahiers d'Afrique du Nord*.



**Porte de la Bibliothèque Nationale d'Alger**

## Bibliographie

- *Nécrologie de Germaine Lebel* dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1961 p. 367-371.
- Fernand Braudel. *Gabriel Esquer (1876-1961)* Annales ESC 1963 p. 605-606. Repris dans Fernand Braudel *L'Histoire au quotidien*. Paris Fallois 2001 p.271-294.
- Xavier Yacono. *Gabriel Esquer* . *Revue africaine* 1961 n° 105 p. 429-433, suivi de *l'œuvre de Gabriel Esquer* p. 434-438.
- Guy Basset. Article Esquer Gabriel, dans *l'Algérie et la France*, dictionnaire coordonné par Jeannine Verdès-Leroux. Robert Laffont 2009, p. 349-350.



**Alger palais de l'université**

## L'historien Gabriel Esquer dans mon souvenir

Jean-Claude Xuereb

**Comme nous l'avons dit plus haut, Jean-Claude Xuereb était le petit neveu de Gabriel Esquer. Il a bien connu son oncle dans sa jeunesse et a bien voulu nous livrer quelques souvenirs personnels susceptibles d'apporter un éclairage complémentaire sur l'homme de caractère et de conviction que fut Gabriel Esquer dans la vie publique en même temps que de mieux situer sa place dans le poste qu'il occupait. Donnons la parole à Jean-Claude Xuereb.**

« Je l'ai connu dans le modeste appartement du 120 de la rue Michelet, au pied du hâvre de fraîcheur et de paix offert par le parc de Galland. Pendant des années, il a emprunté chaque jour de la semaine le tramway à couleur vert bouteille qui le conduisait jusqu'au Square Bresson vers la Bibliothèque Nationale d'Alger dont il fut administrateur de 1910 à 1948. Il rejoignait enfin la salle de cours de la Faculté des Lettres où il enseigna de 1927 à 1948 l'Histoire Médiévale et les sciences annexes de l'Histoire.

Pour ma part, entre 1941 et 1948 et pendant toute ma scolarité secondaire accomplie au Lycée Gautier, j'ai parcouru au moins une fois par semaine le chemin qui séparait la rue Hoche du haut de la rue Michelet pour me rendre au domicile du couple Esquer. A partir de la classe de troisième, j'ai régulièrement hanté le paisible patio de la Bibliothèque Nationale où, dans le bruit cristallin d'un jet d'eau, je me suis livré à des orgies de lecture pour préparer mes devoirs de français, puis de philo.

Gabriel Esquer était le grand homme de la famille, une famille où se mêlaient, encore toute imprégnée de leurs coutumes et de leurs dialectes respectifs, des descendants d'immigrés valenciens, alicantins, mahonnais, mais aussi maltais ou gozitans.

A leurs yeux Esquer présentait une figure unique de ces « français naturels », porteurs des lumières prestigieuses d'une lointaine culture et possesseurs des subtilités d'une langue complexe et peu accessible. De cet homme, nous ne parlions entre nous qu'avec une extrême déférence, manifestée notamment par l'appellation de « Monsieur Esquer » ou, sur un mode à peine plus familier, « l'Oncle Esquer ». Envers lui le vousoiement était de rigueur. Chaque visite qui lui était rendue par l'un d'entre nous était suivie d'amples récits et commentaires où les anciens s'efforçaient de tirer des enseignements pour l'éducation des plus jeunes.

Esquer, demeuré veuf d'un premier mariage, peu avant son installation en 1909 à Alger, alors qu'il n'avait que 33 ans, avait loué un appartement au centre-ville, Boulevard Baudin. Dans les escaliers de cet immeuble, il lui arrivait de croiser et de saluer, ôtant d'un geste large son feutre style « Quai d'Orsay » ou « rue Saint Guillaume », une charmante locataire, dont il fit bientôt la connaissance. Celle-ci travaillait comme secrétaire dans les bureaux du XIX<sup>ème</sup> corps d'armée situés Place Bugeaud. Esquer ne fut pas, dit-on insensible aux charmes de cette sémillante et pulpeuse jeune femme. Ils se marièrent peu de temps après. Il se trouve que cette jeune personne était la sœur cadette de ma grand-mère paternelle. Son destin qui devait la placer au-dessus du modeste milieu ouvrier d'origine espagnole dont elle était issue, avait été marqué par une réussite exceptionnelle à l'époque, au certificat d'études primaires. Elle jouissait, de ce fait, parmi les siens, d'un prestige incontesté, encore rehaussé par son mariage avec un haut fonctionnaire, métropolitain de surcroît. « Madame Esquer » exerçait ainsi une véritable tutelle morale sur

le maintien, l'habillement, l'expression et l'orientation d'une nombreuse descendance de nièces et de neveux dont je faisais partie.

Aux yeux de « l'oncle Esquer », je n'ai véritablement commencé à exister, que lorsqu'il apprit ma réussite, presque simultanée, en mai 1941, au certificat d'études et au concours des bourses. Il m'offrit un exemplaire que je garde encore sous ma main, du *Nouveau petit Larousse illustré* et un exemplaire dédicacé de son ouvrage, sans doute le plus connu *La prise d'Alger*. Il avait décidé en outre que je devais sans tarder recevoir une initiation au Latin et il confia cette mission à son adjointe, chartiste comme lui, Mademoiselle Hanote. C'est ainsi que pendant l'été 1941, je reçus une formation intense et accélérée de la grammaire et du vocabulaire latins couvrant quasiment tout le programme de la classe de 6<sup>ème</sup>. D'où, la facilité avec laquelle j'obtins ensuite, dans cette classe, un premier prix de version latine. De la même manière, je subis, avant mon entrée en classe de 4<sup>ème</sup>, une initiation intensive au grec, sous la férule exigeante et redoutée de Mademoiselle Hanote.

S'il était avare de confidences personnelles, l'oncle Esquer s'exprimait volontiers sur ses goûts littéraires. Son admiration allait bien sûr à Voltaire, mais aussi surtout à Baudelaire et à Flaubert. Parmi ses livres qui surmontaient son bureau figuraient des éditions reliées de Madame Bovary et des Fleurs du Mal. A une personne qui regrettait qu'il n'eut pas exercé ses talents dans l'écriture romanesque, sa réplique fut sans appel « Quand on a lu Flaubert, on se tait ». L'hermétisme de certains poètes de sa génération, Mallarmé, Valéry, Claudel, l'irritait, tant il lui paraissait gratuit. Enfant, j'ai passé des heures, assis dans un fauteuil proche, occupé à lire ou à rêver, tandis qu'il écrivait à sa table de travail. Je pense qu'il appréciait surtout chez l'enfant que j'étais, une réserve silencieuse qui convenait à son tempérament peu communicatif. La moindre de ses questions me paralysait, dans la hantise que ma réponse ne fût pas à la hauteur de ce qu'il attendait de moi. Cette retenue dans nos rapports n'était pas exempte d'une gêne persistante entre nous, qu'il devait sans doute ressentir lui aussi, chacun de nous étant vécu par l'autre comme une énigme impénétrable.

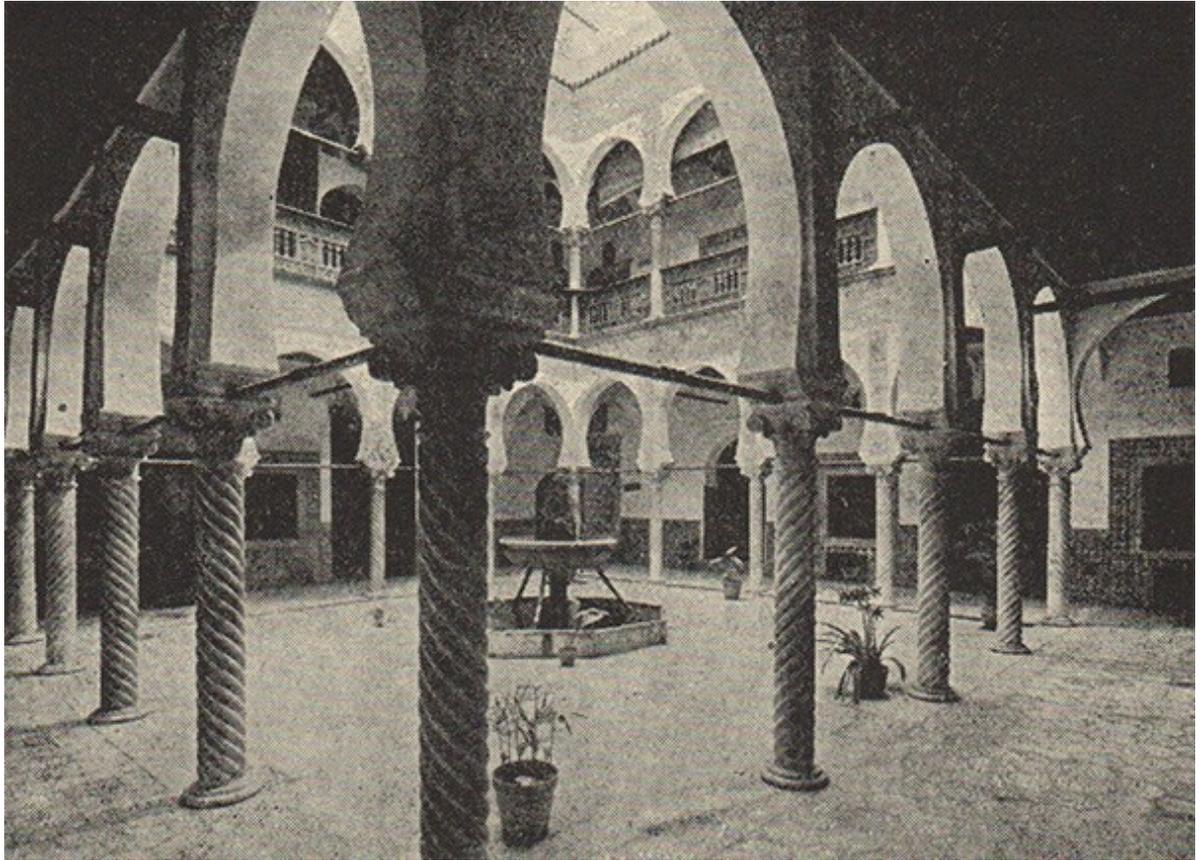
Les rapports de Gabriel Esquer avec l'Algérie me semblent révéler une longue histoire d'amour. Celle-ci notamment traduite par la publication de travaux et ouvrages qui débordent singulièrement le domaine de l'Histoire, tel qu'on le conçoit traditionnellement. C'est ainsi que la revue *Simoun d'Oran* a publié en 1957, deux numéros entiers consacrés, l'un à *la vie intellectuelle en Algérie*, l'autre à *l'Algérie vue par les écrivains*, signés par Gabriel Esquer. Ces études fourmillent de détails vivants et pittoresques qui demeurent indispensables à la connaissance de l'Algérie coloniale.

Esquer a également publié en 1949, un ouvrage *Alger et sa région*. L'élégance et la sobriété du style le disputent à la qualité d'une érudition aussi vaste que discrète. Nous sommes conviés à une visite enchantée, rue après rue, monument après monument, site après site. Cette évocation dans l'espace s'accompagne d'un voyage dans le temps qui nous permet de suivre pas à pas la transformation d'une cité repliée sur ses ruelles sinueuses et ses étroites murailles en une capitale moderne et aérée se déployant autour de la courbe harmonieuse de la baie. On y découvre au passage quelques-unes des expressions imagées et suggestives du langage de la rue. Pour Esquer, cette ville où il a passé plus d'un demi-siècle de son existence est devenue « sa ville ». Il a souhaité y finir ses jours et y être inhumé. Il avait d'ailleurs affirmé ce choix en se « débarrassant » de la pittoresque maison familiale de Caunes-Minervois, située dans une partie d'une abbaye bénédictine où il avait vécu son enfance ».

Un malentendu éloigna plus tard Jean-Claude Xuereb de son oncle, mais son respect et son admiration pour lui étaient restés intacts.

« En rendant cet hommage à Gabriel Esquer, déclare-t-il, j'ai le sentiment d'acquitter une dette personnelle, mais aussi, je l'espère, de contribuer à rétablir à la place éminente qui lui revient, un historien intègre et scrupuleux dont les travaux et le témoignage demeurent essentiels à la survie de notre mémoire ».

Nous ajoutons que, à l'occasion d'un colloque auquel Jean-Claude Xuereb avait été invité en Algérie, il avait été surpris et profondément ému par la réaction enthousiaste d'un universitaire algérien, spécialiste des monuments historiques, lorsqu'il avait prononcé le nom de Gabriel Esquer, qu'il tenait pour l'un des grands historiens de son pays.



**Patio de la bibliothèque d'Alger**

## L'œuvre de la France en Algérie

### Gabriel Esquer

Bien avant l'expédition de 1830 qui devait aboutir à l'établissement définitif des Français en Algérie, des tentatives avaient été faites par diverses puissances pour prendre pied sur la côte africaine du Nord.

Sans parler des luttes soutenues au quinzième siècle par les rois de Portugal et d'Espagne contre les pirates d'Oran, dès 1535, après s'être emparé de Tunis, Charles-Quint avait songé à réduire Alger, mais il n'organisa son armada que dans le cours de 1541. Le 21 octobre, il parut devant Alger avec une flotte de plus de 500 navires, sous les ordres du vieil André Doria, portant plus de 12.000 marins et une armée de 22.000 hommes. L'expédition avorta par suite des intempéries et son échec eut un retentissement considérable, car il donna au repaire de la piraterie la réputation d'être imprenable.

En 1646, les Turcs ayant mis le siège devant Candie, la France qui avait à se plaindre d'Alger, en raison des mauvais traitements infligés à son consul et des ravages causés par les corsaires, soutint Venise, d'abord de façon cachée, en autorisant ses marins et ses soldats à servir sous les chefs vénitiens. Puis, afin de lutter plus efficacement contre les escadres barbaresques, il fut décidé qu'on s'emparerait d'une place sur la côte d'Afrique pour en faire une base d'opérations. Le duc de Beaufort, l'ancien roi des Halles, débarqua à Djidjelli, le 22 juillet, mais dut l'évacuer le 31 octobre.

En 1681, un bâtiment de la marine royale française ayant été capturé par les Algériens, le chevalier de Beaujeu fut mis à l'encan et vendu comme esclave. En représailles, une escadre commandée par Duquesne bombarda Alger (1682). L'entreprise fut recommencée l'année suivante (1683). Elle fut irrémédiablement compromise par la trahison d'un des otages turcs qui s'était fait accepter comme négociateur. Tourville revint devant Alger le 2 avril 1684 et, le 28 avril, la paix fut proclamée « pour cent ans ». Deux ans après, la course recommençait.

En 1708, la prise d'Oran par les Turcs constituait pour les provinces méridionales de l'Espagne et leur commerce une menace continue. Le 30 juin 1732, une expédition commandée par le comte de Montemar débarqua près du cap Falcon, mit en fuite les Arabes et les Turcs commandés par un renégat, le baron Bernard de Ripperda entra le lendemain dans Oran sans coup férir. Mers el Kébir fut pris peu après. Les Espagnols se maintinrent dans ces deux places jusqu'en 1792.

A la fin du dix-huitième siècle, l'Espagne dirigea encore plusieurs expéditions contre Alger dans l'espoir que leur succès amènerait un ralentissement des attaques des Turcs et des Arabes contre Oran notamment en 1775 et 1783. Toutes échouèrent.

Au début du dix-neuvième siècle, le vice-amiral anglais lord Exmouth, qui avait été, à trois reprises, chargé de mission à Alger, ne réussit pas davantage, malgré un bombardement en règle le 27 août 1816, à venir à bout du dey Omar, et dut consentir à une paix seulement honorable.

Des juifs algérois, Busnach et Bacri, se trouvaient à la foi débiteurs du dey d'Alger et créanciers du gouvernement français ils avaient vendu pendant la Révolution de grosses quantités de grains. La façon dont ces fournitures avaient été livrées, non moins que l'exagération des factures présentées avaient fait différer le règlement jusqu'en 1797. Grâce à l'appui de Talleyrand que Bacri avait intéressé à l'affaire, il fut entendu à Paris que le règlement de ces créances devait permettre de désintéresser le dey que la France avait intérêt à ménager et qu'il convenait de donner satisfaction à nos créanciers. Mais pas plus sur les acomptes que ceux-ci perçurent que sur les 7 millions auxquels la

convention de 1819 arrêta définitivement ses créances, le dey Hussein ne toucha un centime. Il s'irrita, écrivit au ministre des Affaires étrangères ; celui-ci se borna à lui faire expliquer l'affaire par le consul de France à Alger, Pierre Deval, lequel était précisément suspect au pacha. Le 29 avril 1827, Hussein demanda au consul sur un ton assez vif pourquoi le ministre ne lui avait pas répondu directement. A quoi Deval répliqua : « Mon gouvernement ne t'écrira pas, c'est inutile. » Phrase qui, prononcée sur un certain ton, peut devenir une offense. Le dey, hors de lui, frappa le consul avec son chasse-mouches et lui donna l'ordre de sortir. Malgré l'avis du comte de Clermont-Tonnerre, ministre de la Guerre, le cabinet Villèle, préoccupé par les affaires de Grèce et les élections prochaines, se montra opposé à une expédition contre Alger que la mobilisation de la flotte en Orient rendait d'ailleurs impossible. On se contenta d'ordonner le blocus de la Régence, mesure coûteuse, inefficace, et qui n'eut d'autre effet que de buter le dey dans son refus de faire des excuses. Les choses durèrent ainsi jusqu'au 3 août 1829, date à laquelle le bombardement du vaisseau La-Provence, battant pavillon parlementaire, décida le ministère Polignac à en finir.

L'expédition d'Alger<sup>3</sup> ne fut donc en rien l'aboutissement d'un dessein politique longuement réfléchi. Le gouvernement de Charles X s'y trouva contraint comme au seul moyen d'en finir avec l'insolence du dey Hussein. Avec la possession d'Alger, le gouvernement de Juillet hérita de la monarchie absolue l'ignorance du pays et de ses habitants, ainsi qu'une impréparation complète à utiliser la nouvelle conquête. Notre expérience africaine fut le résultat d'une longue suite d'écoles.

Qui, parmi les hommes raisonnables, croyait alors à l'avenir de cette conquête ? Le mot colonie éveillait fatalement le souvenir d'un échec, d'un abandon : les Indes, le Canada, Saint-Domingue. Il était bien entendu, suivant le mot d'un ministre de Charles X, que les Français n'entendaient absolument rien à la grande colonisation.

Dès le début, cet établissement qui coûtait, mais ne rapportait rien, fut considéré sans bienveillance par les bourgeois pratiques du parlement. De leur côté, les gouvernements successifs ne demandaient qu'une chose : que l'Algérie fît parler d'elle le moins possible. Seul, dès son premier ministère, le maréchal Soult (dont le nom est en général oublié quand on parle des hommes à qui la France doit la possession de l'Algérie) témoigna pour la colonie naissante d'un intérêt qui rendit possible le succès de l'occupation française. Mais ses successeurs à la Guerre, hommes de second plan, cherchèrent surtout à éviter les histoires.

On s'efforça de s'installer économiquement ; on limita les effectifs, on rognait les crédits alors que tout était à créer, quitte à s'étonner que les résultats fussent médiocres ; des garnisons tenant les points principaux du littoral, le reste du pays gouverné par des chefs vassaux de la France. En somme, politique du moindre effort.

Mais les beys nommés par nous étaient des personnages inconsistants, doublement déconsidérés aux yeux des indigènes du fait qu'ils étaient les créatures des roumis et que ceux-ci, d'autre part, n'avaient la puissance ni de les soutenir ni de les imposer. Ces prétendus chefs n'osaient pas quitter les lignes françaises, ou bien, parvenus dans leur beylik, ils y trouvaient une fin tragique qui restait impunie.

En 1833, Abd-el-Kader, petit marabout dont seules quelques tribus reconnaissaient l'autorité, était combattu par des chefs d'une puissance égale ou supérieure. Au lieu d'user ces rivalités les unes par les autres, suivant la politique qui avait permis à une minorité de Turcs de dominer la Régence pendant trois siècles, on se berça de l'idée qu'Abd-el-Kader bornerait son ambition aux justes limites que nous lui fixerions, qu'il méritait notre confiance et qu'il convenait donc de lui donner les moyens d'imposer dans le pays la paix par la force.

Il aurait suffi aux gens de l'époque d'ouvrir le Coran pour comprendre que l'Emir, en bon croyant, était tenu par les prescriptions du livre sacré de jeter l'infidèle, c'est-à-dire les Français, à la mer. On ignorait aussi que, aux yeux des indigènes, proposer la paix était faire un aveu de faiblesse, que, tant qu'un chef musulman n'est pas en posture évidente de vaincu, tout traité conclu avec lui apparaît à ses coreligionnaires comme une victoire à son actif, enfin

---

**3 Rappelons que l'histoire de la conquête d'Alger a été contée récemment par L'Illustration dans deux articles de S. A. R. le prince Sixte de Bourbon, publiés dans nos numéros du 4 et du 11 janvier dernier (1930). C'est pourquoi il nous a paru inutile de la répéter ici.**

qu'une trêve est seulement pour lui une occasion de refaire ses forces pour reprendre la lutte dans des conditions plus avantageuses.

Aussi, les traités Desmichels et de la Tafna, qui devaient assurer la paix, eurent-ils pour conséquence : le premier, trois ans de combat. (la Macta, Mascara, la Sikkak) ; le second, la guerre qui dura de 1839 à 1847.

Tout d'abord, nous fûmes surpris par la mobilité des contingents de l'Émir. Mais, à la fin de 1840, Soult redevient président du Conseil et, peu après, Bugeaud est nommé gouverneur général. Dès lors, la situation, aggravée de toutes les erreurs commises, va changer : la lutte est menée jusqu'à ce que l'Émir soit mis hors de cause. Bugeaud à qui les moyens d'action ne sont plus mesurés, organise la guerre africaine. Plus d'évolutions comme à la parade ; plus de ces expéditions, continuelles va-et-vient, nos troupes refoulant à l'aller, l'ennemi qui, au retour, les harcèle puis disparaît en emportant les têtes coupées. Désormais, toute incursion de l'ennemi est suivie d'une contre-attaque immédiate. L'Algérie est sillonnée par des colonnes assez mobiles pour surprendre à leur tour l'ennemi et punir par des razzias les dissidences à peine déclarées. Plus de ces postes multipliés dont la garnison, trop peu nombreuse, était continuellement bloquée mais, en des points choisis, de fortes garnisons capables de battre le pays à distance. La soumission d'Abd-el-Kader, résultat de cette de sept ans, amena la paix. Celle-ci est l'œuvre de l'armée d'Afrique.

La tâche accomplie par cette armée fut faite de périls, de labeurs, de fatigues, de souffrances. Il fallut d'abord que ces hommes de toutes les provinces de France, s'acclimatent. En 1830, moins de deux mois coûtent à l'armée de Bourmont plus de 700 morts de maladie. En 1840, la garnison de Miliana perd ainsi les huit dixièmes de son effectif. Pendant dix ans, les dépôts sont continuellement encombrés d'éclopés ; chaque été, les hôpitaux regorgent de fiévreux. En campagne, les soldats sont écrasés par un fournement lourd et incommode ; les colonnes laissent derrière elles des traînards qui ne rentrent pas tous. La souffrance déprime les hommes : au cours des expéditions, il y aura des suicides jusqu'après Constantine. Peu à peu l'acclimatement se fait, la rigueur du climat, la dureté de la vie menée trempent ceux qui résistent.

A l'étape, le combattant laisse le fusil pour la pelle et la pioche et devient cantonnier, maçon, jardinier. Les routes qui naissent sur le passage des colonnes, les ponts, les camps, les villes qui surgissent du néant, telle est l'œuvre du troupière à un sou par jour. Lignards, chasseurs d'Orléans, zouaves, tirailleurs, légionnaires que commandèrent Changarnier, Duvivier, Lamoricière, Cavaignac, Bedeau, d'Aumale, Saint-Arnaud, Pélicier, Bosquet, Mac-Mahon, Ladmirault, Canrobert... Chasseurs d'Afrique, spahis de Létang, Bourjolly, Daumas, Morris, Yusuf, Marguerite... L'armée d'Afrique sut faire la guerre, organiser la paix et rendre possible la colonisation.

Celle-ci est une autre épopée. Dès 1832, des colons s'établissent dans la Mitidja. Les premiers furent des fils de famille, de Vialar, de Tonnac, de Pranchieu, esprits chargés d'aventure et d'idéalisme : de Tonnac s'établissant dans le bled avec un khaouadji, s'associant avec les fellahs pour la culture des terres et le partage de la récolte, mais commençant par relever de ses ruines un marabout voisin, sépulture d'un saint homme de l'Islam ; de Vialar établissant la première infirmerie pour les indigènes. Cette colonisation romantique fut balayée en 1839 par les bandes d'Abd-el-Kader.

Cependant, installés dans les gourbis au lieudit Boufarik, en pleines terres marécageuses, de petites gens, cantiniers, paysans, frères de la côte - la rafataille - défendaient âprement leur vie et leurs quatre sous. Les affaires n'étaient d'ailleurs pas mauvaises : foin et troupeaux étaient d'un bon rapport. Mais, pendant le jour, les faucheurs ne devaient pas s'éloigner de leur fusil : toute imprudence se payait de la tête - au sens propre - ou de la captivité chez les Arabes, ce qui était pire. La nuit, les meules flambaient...

Le hadjoute n'était pas l'ennemi le plus redoutable. Pendant dix ans, les colons de Boufarik ont vécu sur un terrain saturé de paludisme. De 1835 à 1842, la mortalité varie du tiers au quart des habitants. Plusieurs fois, il fut question, en haut lieu, d'ordonner l'évacuation, de laisser « l'infecte Mitidja aux Arabes et aux chacals ». Toujours la rafataille a refusé de partir. Décimée par la fièvre, elle s'est cramponnée à cette terre meurtrière qu'elle a fini par féconder. Peu

à peu l'assèchement des marais assainit le pays où l'on pourra vivre désormais : en 1847, Boufarik compte 2.000 habitants. L'essor de la colonisation commence. Et cette histoire est celle de la région de Bône et de bien d'autres en Algérie.

1847, Bugeaud quitte l'Algérie. Ce soldat a donné au pays la paix et la sécurité. Avec les bureaux arabes, il a créé son armature administrative. Sous le gouvernement de ce « soldat-laboureur », ainsi s'appelle-t-il lui-même, un grand commis, le comte Guyot, peuple de villages la Mitidja et le Sahel. De plus, Bugeaud a lié la mise en valeur du pays au peuplement français, grâce auquel se constituent des propriétés familiales, cellules qui essaimeront et formeront le sang et la chair de la nouvelle France. Enfin, il a bien vu que le milieu indigène ne sortirait de sa stagnation qu'autant que le microbe colon y serait introduit. Pour lui, la colonisation est le vrai moyen de faire l'éducation et l'apprentissage des indigènes qui amélioreront ainsi leurs conditions d'existence et pourront collaborer à l'œuvre commune.

Pour avoir perdu de vue ces sages idées qui assuraient l'avenir, Napoléon III élabore le projet d'une Algérie utopique dans laquelle colons et Arabes s'ignoreront. La petite colonisation est arrêtée ; au contraire, des concessions immenses sont données à des Compagnies qui, si elles peuvent mettre en valeur, sont incapables de peupler. Il se produit une régression très nette du peuplement français, et la disparition de 500.000 indigènes d'un recensement (1866) à l'autre (1872) montre quels résultats avait eus pour cette population une politique qui se proposait de la protéger.

L'une des grandes œuvres de la Troisième République a été, au contraire, la colonisation de l'Algérie dont l'essor est caractérisé dans le dernier quart du siècle dernier par la culture croissante de la vigne, génératrice de richesses. De cette époque date la mise en valeur, grâce à cette culture à gros rendement, de vastes territoires à revenus jusqu'alors médiocres et la croissance rapide des villes, Alger, Oran, où les quartiers neufs débordent les vieilles enceintes.

Maintenant : trois millions d'hectares produisant plus de dix-neuf millions de quintaux de céréales ; 250.000 hectares de vignes donnant plus de 13 millions et demi d'hectolitres, sans parler des autres cultures. L'infécté Mitidja devenue un des lieux les plus fertiles du monde : des vignes à 50.000 francs l'hectare. Partout des coopératives. Un commerce se chiffrant par 10 milliards ; le mouvement des ports par 46 millions de tonnes (Oran en tête avec 20 millions) ; 23.000 kilomètres de routes, 4.750 kilomètres de voies ferrées (le décret créant la première est de 1857) transportant 9 millions de voyageurs et près de 4 millions de tonnes de marchandises. Pacifié par nos soldats, fertilisé par nos ingénieurs, le Sahara est maintenant non plus un obstacle, mais un passage entre les différentes parties de l'empire nord-africain français.

En même temps, elle a fait naître sa conquête à la vie intellectuelle. En 1928, les effectifs de l'enseignement primaire (1.553 écoles françaises, 563 indigènes) ont dépassé 182.000 enfants dont 63.077 indigènes parmi lesquels 7.506 filles. Dans les lycées et les collèges, la rentrée de 1929 accuse 9.548 élèves, dont 806 indigènes (69 filles).

L'enseignement supérieur, sauf l'École de médecine et de pharmacie qui remonte à 1847, a été institué à Alger, il y a cinquante ans. En 1880, 30 étudiants. Ce chiffre est passé à 1.257 en 1910, à 1.495 en 1914, à 1.890 (dont 77 indigènes) en 1930.

Mais juger l'enseignement supérieur à Alger seulement d'après la population scolaire, le nombre des chaires ou les dimensions des bâtiments qui les abritent serait sous-estimer son rôle et les services qu'il rend. Cet enseignement a un caractère particulier. A côté des disciplines générales existent des chaires qui forment une sorte d'Institut africain où se poursuit une vaste enquête relative au sol, aux produits, à la faune, à la pathologie, aux antiquités à la géographie, à l'histoire de l'Afrique du Nord, aux langues arabe et berbère et à la civilisation musulmane en général.

Depuis cinquante ans, l'Université d'Alger est devenue le centre du travail intellectuel en Algérie. L'œuvre personnelle de ses maîtres est considérable. Il y a là un ensemble dont toutes les parties ont été inspirées par la

seule volonté de faire progresser les connaissances humaines par le seul goût du travail désintéressé. Dans tel modeste laboratoire se sont poursuivies pendant des années des recherches dont l'importance a été capitale. Les découvertes d'Émile Maupas, conservateur de bibliothèque à vingt francs par jour, ont ouvert des horizons nouveaux sur les origines de la vie.

Que notre établissement en Algérie ait profité aux indigènes, il n'est pour s'en convaincre que de s'en tenir aux faits. L'assainissement du pays et l'amélioration de l'hygiène sont dus aux médecins français. En 1830, la population de la Régence était évaluée à moins de 2 millions d'habitants. Le recensement de 1856 indique 2.150.000 indigènes ; celui de 1926, 5.250.000. Leur nombre a plus que doublé de 1872 à 1930.

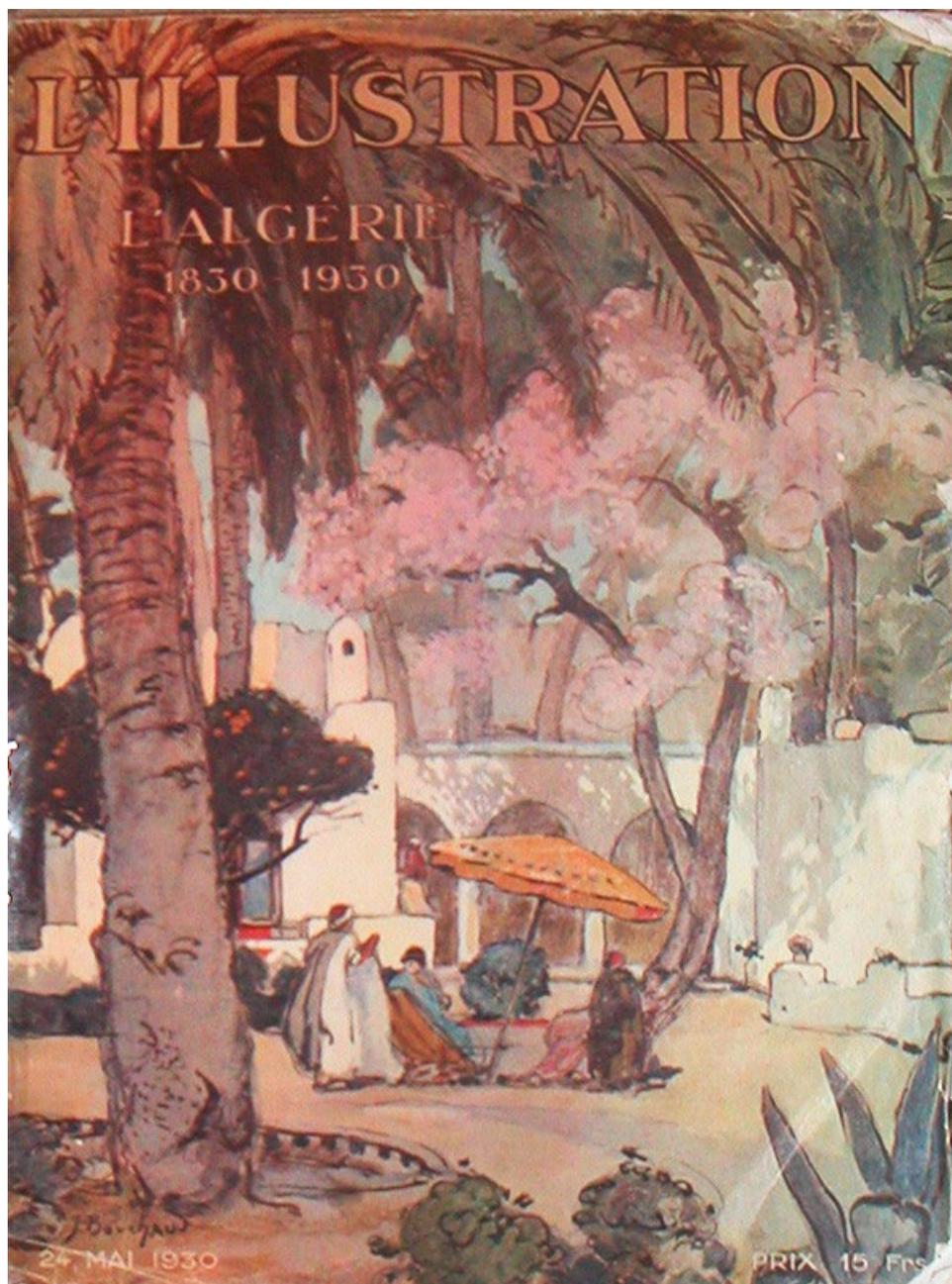
Nos institutions économiques ont pour eux des conséquences sociales bienfaisantes. Le crédit agricole, les sociétés de prévoyance sont des moyens lents mais sûrs d'éliminer l'usure dont souffre surtout l'indigène. Ces institutions, comme celles d'assistance, sont, est-il besoin de l'indiquer, postérieures à la conquête. Peu à peu s'établit entre nos sujets et nous une solidarité d'intérêts : dans certaines coopératives, le nombre des membres indigènes est plus élevé que celui des Français.

Il y a plus : la capitulation imposée au dey d'Alger le 4 juillet 1830 promettait aux habitants de la Régence de respecter leur religion. La parole a été tenue. Il n'était pas douteux cependant que le lien religieux qui unissait ces populations en un bloc xénophobe ne fût le principal obstacle au rapprochement rapide entre musulmans et Français. Malgré quoi, la politique française n'a jamais tenté de rompre ce bloc par la violence. Au contraire, elle a témoigné à l'islam plus qu'une neutralité bienveillante. Parmi les dépenses inscrites au budget public, alimenté pour les cinq sixièmes par le seul élément français, figurent l'entretien des mosquées, les frais de la justice, du culte musulman et de l'enseignement des indigènes. Nous avons trouvé dans la Régence une religion particulariste et hétérogène que nous avons uniformisée dans l'orthodoxie coranique. Du clergé musulman nous avons fait un corps hiérarchisé de fonctionnaires appointés, chose inconnue sous, la domination turque. Dans les medersas, la théologie et le droit musulmans figurent au premier rang des matières enseignées. Grâce aux fouilles, aux travaux des savants français, ce qui fut la barbarie a retrouvé ses titres de noblesse, et si les indigènes savent qu'Abdel-Kader a existé et peuvent le considérer comme un grand homme, ils le doivent aux seuls historiens français qui ont tracé du chef arabe un portrait généralement idéalisé. Cet esprit libéral de la politique française a porté ses fruits. Dans ce pays neuf vivent, à côté de 5 millions d'indigènes, 800.000 Latins d'origines diverses. On songe au mot de Flaubert : « Il y avait là des hommes de toutes les nations. » Un événement, un cataclysme s'est produit qui a permis d'éprouver la solidité de notre œuvre : la guerre. Comment ont réagi néo-Français et indigènes ? Il suffit, pour le savoir, de parcourir les listes des morts. A l'appel de la France, l'Algérie tout entière a répondu. Que cette œuvre ait encore des lacunes, que des problèmes se posent dont la solution peut compromettre ou assurer l'avenir, nul ne le conteste. Mais enfin, en cette année 1930, un siècle « après la prise d'Alger et seulement soixante ans après la pacification totale de l'Algérie, il est permis de faire le point. Sur le plan économique et social comme dans le domaine intellectuel, un pays livré depuis des siècles à la barbarie est entré dans la civilisation. C'est là une des réussites de l'histoire. »

*L'Illustration* 24 Mai 1930

Commentaire du rédacteur de *L'Illustration* :

*L'auteur de cet article, M. Gabriel Esquer, administrateur de la Bibliothèque nationale d'Alger, a publié dans la collection du Centenaire de l'Algérie un magnifique ouvrage en trois tomes in-folio intitulé : Iconographie historique de l'Algérie depuis le seizième siècle jusqu'à 1871, édité par la librairie Plon. La suite de ces planches de luxe, qu'accompagne un texte explicatif, est la plus complète et la plus vivante évocation par l'image de l'histoire de l'Algérie au cours des quatre derniers siècles et particulièrement depuis les débuts de l'occupation française. De nombreux emprunts ont été faits, dans ce numéro spécial de L'Illustration consacré à l'Algérie, à cette œuvre remarquable que seul un érudit et un homme de goût comme M. Gabriel Esquer pouvait mener à bien.*



L'illustration - numéro du centenaire

## La Lampe à huile de Carthage ou l'art de la transfiguration selon Gustave Flaubert

Annie Krieger-Krynicky

Exposition Gustave Flaubert



Lampe à huile de Carthage

La lampe est en stéatite mal dégrossie, l'huile brûlée noircit encore son foyer. Elle a été trouvée dans la terre à Monastir, Utique ou peut-être à Carthage par un archéologue amateur, il y a longtemps, cette lampe usuelle avec laquelle s'éclairaient les Phéaciens. Il y a loin des coupes incrustées d'escarboucles, faites d'urine de lynx coagulée, des calcédoines, de l'électron, des tyanos, émeraudes persiques qui parsèment le livre de Salammbô. « Bric à brac de la couleur locale, exotisme, barbarie héroïque et évasion par l'imagination » ont dit certains critiques ( in Van Tieghen). Certes Gustave Flaubert a lancé lui-même ces invocations : « A moi puissance de l'émotion plastique ! Résurrection du passé, à moi ! à moi ! Il faut faire à travers le beau, vivant et vrai quand même ! » Il voulut, tout meurtri par le procès fait à « sa pauvre Bovary », « écrire un ouvrage tout plein de mythologie et d'antiquité », à partir des Pères de l'Église mais il craignait de tomber encore dans les griffes de la censure.

Depuis son voyage en Orient en 1849, il avait l'idée d'un roman dont l'action se passerait trois siècles AV JC . « J'éprouve le besoin de sortir du monde moderne où ma plume s'est trop trempée et qui d'ailleurs me fatigue autant à reproduire qu'il me dégoûte à voir » ( lettre à madame de Chantepie ). A partir de 1858, il s'attelle à un rigoureux et pesant travail de documentation : le livre s'intitulera *Carthage*. « Et coûte que coûte, j'écrirai cette truculente facétie ». De son domicile, 42 rue du Temple, il va faire des incursions dans les bibliothèques de Paris, consulter cent volumes sur Carthage, se plonger dans Polybe, *Histoire générale de la guerre punique*. Des noms surgissent : Utique et Hippozaritus ; des images le frappent : Hannon au service d'Utique, lança cent éléphants qui ébranlent la terre, écrasent les combattants barbares. Il puise aussi dans Hérodote, Pausanias, Plin, les *Pierreries de Théophraste* (l'urine de lynx qui fera tant gloser ! ), la *Géographie de Strabon* « et ce qui me manquait de précis sur Carthage, je l'ai pris dans la Bible ou les voyageurs modernes » ( Chateaubriand ). Il examine à la bibliothèque de Rouen, le dessin d'un sarcophage à la mode égyptienne mais découvert en Sardaigne. Il consulte les mémoires de l'Académie des Inscriptions mais le Muséum d'histoire naturelle de Paris s'excuse de « n'avoir rien sur les maladies

des serpents ni les remèdes » ( Pour écrire les pages sensuelles et morbides sur les enlacements de Salammbô avec le python, après sa mue ). Celui de Rouen lui adresse la liste des plantes susceptibles de pousser dans les jardins d'Hamilcar ; dans Srabon, il recueille un récit sur les unions incestueuses permises aux mages de Perse. Il consulte l'austère Mommsen qui fait autorité dans l'histoire romaine pour cerner Hannibal. La légation de France à Tunis lui répond : « On trouve dans les montagnes de Jaffar au N-O de Tunis, entre Carthage et Utique, un ravin ou plutôt une gorge profonde appelée Tenyet- el -Fez , le chemin de la Hache. C'est peut-être le défilé que vous cherchez ». C'est en effet le lieu où se consomme le désastre final des Barbares en dépit du déchaînement héroïque de Mathô. Il aurait trouvé dans Renan la description d'un temple d' Astarté. Enfin, dans les archives de Flaubert, il y a un dessin annoté des silhouettes, en Tunisie, des monts Djebel Salata, Korn, Elheufaïa ( le piton ), El Korn-el-Kebir (le grand bas – fond), le Djebel Boukhodra ( le père de la verdure ), Kaf -el- Deum (le rocher du sang ) .



**La maison de Flaubert - 42 rue du Temple – Paris. Avec la plaque commémorative**

Accablé sous le poids des matériaux, il se décide à partir pour la Tunisie. Après les historiens, les archéologues, les savants, il veut avoir sa propre vision de « sa Carthage », « de cet affrontement entre Phéniciens et Barbares qui dura trois ans et non celle « d'hommes qui écrivaient il y a 2000 ans ». Il partit le 12 avril 1838. Il laissait sur le papier un premier jet : « Carthage, bâtie sur une haute péninsule, était bordée à l'est, par un golfe entouré de montagnes. Au nord, vers la Sicile, la pleine mer battait sa falaise blanche et au sud et à l'ouest, le lac de Tunis et le golfe d'Utique échançant l'isthme étroit qui le reliait à la terre ferme. Ainsi posée au milieu des ondes, elle tournait le dos à la mer avec l'insolente sécurité d'un maître, tandis qu'elle regardait l'Afrique tout en face, et allongeant vers elle son bras de terre, semblait la tenir attachée... Il fallait après les écueils de son rivages, doubler le promontoire de Moloch où tournait pendant la nuit un phare géant ; puis on suivait le bord d'un môle qui s'avancait dans les flots, et

enfin elle se découvrait, échelonnant les maisons de pierre à six étages, toutes barbouillées de bitume. Il y en avait en planches, en galets, en roseaux et comme toutes finissaient par des terrasses, on aurait dit un amoncellement d'énormes dés. Des bois et des temples faisaient des lacs de verdure dans cette masse sombre; des places publiques la nivelaient par paliers inégaux et d'innombrables ruelles s'entrecroisaient, la coupant de haut en bas. Les palais des patriciens, en forme de bûchers funéraires, obscurcissaient de leur ombre les habitations à leurs pieds et sur les tours des temples et aux angles de leurs frontons se dressaient des statues couvertes d'or, colossales ou petites avec des ventres énormes ou démesurément allongés, renversant la tête, ouvrant les bras et tenant dans leurs mains des grills, des chaînes et des épées ». Devant ce texte, on pense à ces reconstitutions en images de synthèse dans les documents de la télévision ou du cinéma.

Rentré de Tunisie, il écrit à son ami Feydeau : « Je t'apprendrai que « Carthage est complètement à refaire ou plutôt à faire ; je démolis tout. C'était absurde, faux ». Delenda est Cartago !

Qu'a-t-il trouvé à Carthage ou plutôt que n'a-t-il pas trouvé en 1858 ? Le néant. Adieu le rêve de pierre et de marbre. En revanche il a nourri sa sensibilité et son imagination. Il a regardé : « Au premier plan, la mer... en face le mont Corbus... le Zaghouan est bleu... Hammam-life verte brumeuse, des lignes rousses... « Tout Carthage est beaucoup plus bas que moi, maisons blanches, places vertes, des blés... Au Nord, la pleine mer, à l'Ouest j'ai la plaine qui s'étend vers Tunis ». Surtout place au vivant : « un dromadaire sur une terrasse tournant un puits, cela devait avoir lieu à Carthage »... « Un chameau dans les airs, les oreilles énormes le font ressembler à une grenouille ! ». « Cigales frites, pastèques et limons » qu'il a dû déguster seront placés sur les tables de banquet des Barbares ! Il a vu des murs antiques : « des restes argileux, éboulés à pic », « un troupeau de bœufs qui se battent », « un ravin très large d'argile rouge, a l'air de vagues de sang pétrifiées ». Le défilé de la Hache ? Pas d'aqueduc ( il est pourtant en tête d'un chapitre ! )... Mais ni sa configuration ni son origine n'avaient été déterminées à l'époque ! Cela se fera en 1886 après les fouilles de l'archéologue Vernaz. Il s'agira d'une construction romaine datant de l'époque d'Hadrien. Mais on s'est posé la question de savoir si cette énorme construction ( 270 m de long sur 3 de haut et 1m 70 de large) était ou non l'aboutissement ou la reconstitution d'un plus ancien aqueduc phénicien. Dans une lettre à Sainte-Beuve, Flaubert penchait plutôt pour l'inexistence ! Ce qui ne l'empêcha pas de le rebâtir pour les besoins de la cause, pour que le mercenaire et transfuge Spendius « éperdu d'orgueil, n'ébranle une ancienne fissure jusqu'à ce qu'une cataracte, un fleuve entier tombe du ciel dans la plaine. L'aqueduc coupé par le milieu, c'était la mort pour Carthage et la victoire pour les Barbares ». Mais « Confiteor, mea culpa ! Mon aqueduc était une lâcheté » lui avoua-t-il ! Restaient les citernes. Flaubert les a retrouvées et reconstituées : « les citernes sont de même construction qu'à Carthage mais elles ne s'entrecroisent pas... partout où l'on creuse sur le rivage, on trouve de l'eau douce... Les citernes dont on voit le dessus... on ne le connaît pas toutes, elles doivent aller souterrainement jusqu'au fond de l'excavation... Un dôme de même travail que les citernes... le sommet est tronqué, se terminait-il par une pointe ? L'intérieur fait une rotonde, brique et blocage alternés... les trous à la voûte laissent entrer le soleil. Les mouches bourdonnent, des herbes pendent par des trous comme des lustres, un oiseau s'envole avec un bruit d'aile, un autre chante, une poussière très fine, parois vertes sur les murs, de l'eau livide et épaisse dans quelques bassins au bas des citernes, en regardant vers la mer, grand amas de ruines dans toutes les positions possibles. Ça a l'air de vagues dolmens : morceaux de voûtes, grands blocs à demi couchés qui se tiennent d'eux-mêmes... Du plateau où sont encore des mosaïques, à droite des citernes, même vue mais plus belle... C'était sans doute là, Mégara... ». La plus belle phrase de la langue française est donc née ici !

Place maintenant à ses personnages surgis des ruines : Carthage morte, naîtra Salammbô. Il insistera sur les deux M afin qu'on ne prononce pas Salambô ! Il écrit à madame de Loynes, autre transfiguration en son héroïne à laquelle il prête ses postures lascives, de cette rinceuse de bouteilles de vin à Reims, courtisane devenue dame de cœur, dégrossie et instruite par ses amis littérateurs, à la beauté étrange et froide, devenue comtesse et l'idole de Gustave Flaubert : « Quand je vais rêver dans Carthage, lui écrit-il, c'est votre rue que je me représente ». Elle s'était installée rue Béranger pour être plus près du 42 boulevard du Temple. « J'ai entendu votre voix à travers les flots, et votre

visage voltige autour de moi sur les haies de nopal, à l'ombre des palmiers et dans l'horizon des montagnes ». Sensations, émotions, réminiscence, tout a balayé l'érudition... Salammbô, madame de Loynes ?

Les jugements sur l'œuvre ont été contrastés. Certains contemporains ont vu certes la résurrection du roman historique, cru enterré depuis Victor Hugo. L'œuvre d'imagination est célébrée mais chacun réagit selon son tempérament : 16 décembre 1862, Leconte de L'Isle s'exclame : « Bravo Bonhomme, tu es un poète et un peintre comme il y en a peu. Tu as des paysages splendides et robustes qui m'ont ravi, tes lions crucifiés entre autres. Si ta Carthage ne ressemble pas à la vieille ville punique, tant pis pour celle-ci mais toi, tu as vu et bien vu ». 1<sup>er</sup> décembre 1862, Alfred Manet : « Vous me promenez à Carthage comme je me promènerai à Paris et vous vivez de leur vie ». Le 4 novembre, Hector Berlioz s'émeut : « Étonnement, terreur même ; je suis effrayé, j'en ai rêvé ces dernières nuits. Quelle science archéologique ! Quelle imagination ! Quel style ! Oh votre Salammbô mystérieuse et son secret amour involontaire et si plein d'horreur pour l'ennemi qui l'a violée est une invention de la plus haute poésie, tout en restant de la vérité la plus vraie ». Victor Hugo, le 6 décembre 1862, l'adoube : « Vous avez ressuscité un monde évanoui et à cette résurrection surprenante, vous avez mêlé in drame poignant. Vous êtes érudit, de cette grande érudition de poète et de philosophe ». Une note discordante dans ce concert – elle ne sera pas la seule - celle de Barbey d'Aurevilly, admirateur de Madame Bovary, qui craint « l'indigestible érudition qu'il a été obligé d'avaler pour faire des livres comme Salammbô, capable d'étouffer son homme avec sa fourchette carthaginoise » sans parler de « la perruque carthaginoise » ( 1880). Mais sur une critique d'un certain Désaugniers , il s'indigne « J'ai froncé le sourcil à la « bibeloterie carthaginoise », « ragoûts et piments » pour Salammbô. « Je n'ai pas mis un détail essentiel qui ne soit dans la Bible ou que l'on ne rencontre encore en Orient. On me répète que la Bible n'est pas un guide pour Carthage mais les hébreux sont plus près des Carthaginois que les Chinois, convenez en ! » Il n'accepte pas non plus le mot « les carthachinoiseries, plaisanterie excellente que vous avez dû ramasser dans un petit journal » répond-il à un obscur savant allemand Froenher, qui avait ironisé dans la Revue contemporaine ( 312 1862). Il conteste : « J'ai lu et relu ( Diodore et Saint Augustin) et plus souvent que vous peut-être et sur les ruines même de Carthage... Je ne suis à présent plus sûr d'avoir été à Carthage « ironise-t-il encore (in *L'Opinion nationale* 6 janvier 1863). Il rejette l'idée que « la collection Campana ( Louvre ) ait été son inspiration permanente : Il a fini son livre six mois après l'ouverture du musée »... « Mais je me moque de l'archéologie ! S'il n'y a pas d'harmonie, je suis dans le faux. Sinon tout se tient ! »

André Gide écrit dans son Journal (1908) : « J'ai lu un assez sot article dans le *Mercur* du 16 février sur Salammbô et l'archéologie punique et « l'erreur de Flaubert, où Gustave Flaubert se trompe ». De retour de Tunis, en septembre 1925, il fait son mea culpa : « J'ai précisément relu le mois dernier ce livre admirable que je n'estimais pas suffisamment. Enfantin peut-être, mais d'une désarmante puérilité de poète. Il me paraît que Flaubert n'a jamais tant cherché dans les textes sur lesquels il s'appuie une documentation qu'une autorisation. Il s'est épris surtout de ce qui est différent de la réalité quotidienne. Croit-il vraiment avec Théophraste, que « les escarboucles sont formées de l'urine de lynx ». Certes non mais il se réjouit de ce qu'un texte de Théophraste l'autorise à y croire et ainsi du reste ». Sainte-Beuve avait aussi conclu, en témoignant de son plaisir après sa lecture : « Le soleil d'Afrique a eu cela de singulier que toutes nos humeurs à tous, même nos humeurs secrètes, ont fait irruption ».

Ce que résume l'exposition itinérante qui partira du Musée des Beaux - Arts de Rouen à l'occasion de l'année Flaubert : « Salammbô, passion, fureur et éléphants », ces éléphants comme ces lions crucifiés qui ont tant frappé les lecteurs... Et pourtant Flaubert s'en plaignait : « e suis accablé de fatigue : je porte sur mes épaules deux armées entières : trente mille hommes d'un côté, onze mille de l'autre, sans compter les éléphants avec leurs éléphantarques, les goujats, les bagages ... J'ai des tristesses d'ébène ». ( lettre du 5 août 1861 à Melle Bosquet ). Ainsi l'imagination l'a-t-elle emporté à la fin et la transfiguration par le romancier. Car de quoi s'agit-il au départ de cette guerre devenue épique ? D'un litige digne d'un tribunal des Prudhommes à Yonville : du refus par les Phéniciens de Carthage, négociants cupides et à courte vue, de payer à leurs mercenaires barbares le montant de leur solde !

## Éléments de bibliographie

Barbey d'Aurevilly Jules : *Les Œuvres et les hommes contemporains - romans* T XVIII ( Augustin Lemerre 1908 )

*Dictionnaire des littératures* : Direction Philippe Van Tieghem ( PUF 1968)

Flaubert Gustave : *Correspondance* ( Tome III) Notes de voyage ( T II) (La Pléiade 1936)

*Réponse de Flaubert à la critique de Sainte- Beuve* ( in Nouveaux Lundis Tome IV Décembre 1862)

Frébourg Olivier : *Flaubert* (Dossier Flaubert ; Figaro littéraire 6 mai 2021)

Gide André : *Journal* ( 1889- 1939 ) (Gallimard La Pléiade 1948 )

Hogue de La Janine :

Mémoire Plurielle Les Cahiers d' Afrique du Nord N°1 *Flaubert à la recherche de Salammbô* : Octobre 1994

*Présentation des lettres de Tunis d'André Gide* ( Cahiers d' Afrique du Nord N° 30 )

Krieger - Krynicki Annie : *Le modèle de Salammbô, l'énigmatique et troublante comtesse de Loynes* (Cahiers d'Afrique du Nord - Man ;septembre 2019 N° 97)



Ruines de Carthage

## Notes de voyages

### Gustave Flaubert

VOYAGE A CARTHAGE DU 12 AVRIL AU 12 JUIN 1858.

EN ALLANT A UTIQUE.

- Plaine ; à gauche, des montagnes basses à grandes ondulations bleuâtres ; à droite, un bout de terrain vous cache la vue.

Au bout de cette première plaine, une seconde ; la végétation cesse tout à coup après les oliviers (la première s'appelle Rastabiah et la seconde Menihelah ; arrêté à Sabel-Settabah, fontaine à trois colonnes) et on entre dans une plaine aride. Les montagnes disparaissent ; à droite, un santon abandonné. Des Bédouins passent près de nous, armés jusqu'aux dents. C'est dans les oliviers que l'on a tué le père de Bogo.

La vallée finit. Petite montagne, et tout à coup se déploie une autre plaine qui est immense, elle se présente plate comme la main, toute unie ; on arrive de suite au fondouk du Pont.

La Medjerdah est large comme la rivière de Bapaume et de couleur jaune ; les montagnes reparaissent sur la gauche. — Un grand troupeau de moutons blancs à tête noire. — Une heure après, arrivés à Mézel-Goull (Halte du Diable).

Le douar est au fond ou plutôt à l'entrée d'une gorge, nous descendons de voiture et allons à la chasse des scorpions, la montagne est nue et couverte de petites épines. - Un enfant du douar, avec un double bâton crochu. - Le ravin est sur notre gauche; nous redescendons et nous installons dans un gourbi, sur des planches, très gaiement; ce sont les planches de son lit que Amorr-Ben-Smidah a défaites pour nous les donner.

Nous fumons des pipes dehors, dans l'enceinte faite en bouse de vache desséchée ; de petites vaches, dans la cour, sont couchées par terre, nous manquons de tomber dessus ; les chiens du douar aboient. Ils ont cette habitude d'aboyer sans cesse, pendant toute la nuit, afin d'écarter les chacals ; s'il se présente un homme (ou un danger quelconque), ils aboient d'une autre façon, pour donner l'éveil. Notre cahute est en terre, plus longue que large ; trois arbres fourchus soutiennent le toit, qui est en roseaux, et une lampe suspendue nous éclaire et vacille. Les chiens aboient, nous sommes couchés sur les planches.

Minuit, puces nombreuses.

Nuit gaie, Bogo seul dort, Sainte-Foix ne rêve que képi et revolver ; de temps à autre, un de nous se relève et alimente la lampe avec l'huile de notre boîte à sardines.

Le lendemain, dimanche 2 mai, partis de bonne heure, à pied, pour les ruines d'Utique.

Le pont de Dzana, vieux pont qui conduit à Bizerte ; le Dzana est une petite rivière, sur la droite, à un quart de lieue du douar.

Petites fleurs bleues, d'autres violet foncé, d'autres jaunes. Le ciel est couvert, mes compagnons chassent des cailles, les coups de feu pètent au milieu des petits cris des alouettes, dans les blés verts tout pleins de coquelicots en fleurs. Quand nous nous sommes levés pour partir, il y avait une grande bande bleue sur le ciel, du côté de l'Est.

Nous rencontrons à notre gauche, à mi-côte, deux douars de Bédouins. — Chameaux.

La route monte un peu, en inclinant sur la gauche, et arrive en angle droit sur un vallon ; premier, deuxième, puis troisième palmier à gauche. Plaines plates ; au milieu, à une lieue de distance, des ruines comme des palmiers et çà et là, des blocs de maçonnerie : nous marchons sur les restes d'une chaussée romaine.

À gauche, des entrées de caves, de souterrains ; elles sont surmontées de petites collines qui ont l'air artificiel et sont à pans droits.

A droite, le bourrelet des collines, extrêmement bas, se relève, finit brusquement et laisse la plaine à découvert, indéfiniment, du côté de l'Est ; à droite, c'est comme un grand demi-cirque : montagnes à base très large, mamelonnées, couvertes de bois et de broussailles ; elles ont des lambeaux de verdure çà et là.

Un vallon de cent pas de long sur vingt-cinq de large, chemin au milieu, de l'eau, de longues herbes ; un palmier se découpe, à gauche ; un troupeau qui pâture, au loin, fait comme des bornes noires dans la campagne.

Nous tournons à gauche : ruines informes, grands blocs de maçonnerie comme si un tremblement de terre les eût renversés ; à notre gauche, le vallon se ferme en courbe.

Monté sur le sommet du cirque, près des aqueducs. Tournant le dos au soleil levant, on a devant soi, visible, une partie de la plaine d'où la mer s'est retirée. L'eau de l'aqueduc venait de la montagne à gauche (en se tournant vers l'Ouest).

Les citernes sont de même construction qu'à Carthage, à demi enfoncées ; mais, bien que Bogo prétende qu'elles se communiquaient, elles ne s'entrecroisent pas.

La face Est des grandes ruines regarde un espace semi-circulaire, qui devait être le théâtre. Le Forum, plus douteux, était placé au-devant de l'entrée Ouest du cirque, qui a complètement disparu sous l'herbe.

Fontaine sous un palmier jauni, les feuilles du bas dans un négligé charmant ; un enfant et un homme battent le linge avec leurs pieds, coutume arabe ; cela fait un rythme. — Un vieux qui a une figue au nez.

Nous retournons au douar sur des bourriques. En face, la montagne Quel-Nah est comme un mur ; la montagne Metz-el-Goull fait une avancée entre la vallée de Metz-el-Goull et la plaine d'Utique et les sépare.

Pont de la Medjerdah.

Etant adossé à la montagne, on a devant soi, à vingt-cinq pas après le fondouk une butte de terrains très rapprochés. — Mur antique parallèle à la rivière. — Bac. — Rives argileuses, éboulées à pic. — Un troupeau de bœufs qui se battent.

Du phare de Sidi-bou-Saïd, tourné vers l'Est : au premier plan, la mer, que l'on surplombe ; elle se continue, filant à gauche ; en face le mont Cobus, le rivage s'abaisse et la plaine, un peu bosselée, continue jusqu'au Hammam-lif. J'ai sous mes pieds le cap de Kamart ; la mer est en retrait à droite et à gauche.

Au Sud : le village de Sidi-bou-Saïd, la mer, Hammam-lif avec ses deux cornes ; derrière, comme un grand bloc d'indigo, le Solejman. Une autre montagne, la Mammediah, s'étend, et, à droite, le Zaghouan apparaît par derrière. Le Zaghouan est bleu ; Hammam-lif, verte, brumeuse, des lignes rousses. La Mammediah est une longue banquise presque droite.

En face : la pointe de la Goulette ; tout Carthage est beaucoup plus bas que moi, maisons blanches, places vertes : des blés.

À l'Ouest, j'ai la plaine qui s'étend vers Tunis ; à gauche, la pointe de Kamart, un golfe, des montagnes basses, au fond.

Au Nord, la pleine mer.

Un dromadaire sur une terrasse, tournant un puits : cela devait avoir lieu à Carthage.

Chameau dans les airs, ses oreilles énormes le font ressembler à une grenouille.

Mardi. — Partis de Tunis à 8 heures et demie.

DOUAR EL-SCHAR. — Ouvriers. — Docteur Heap, mosaïques dans sa cour, lunch.

SIDI-BOU-SAÏD. — Rue en pente. — Phare. — Revenu aux ouvriers.

LA MARSÀ. — Longé le bord de la mer. — Pavillon de plaisance du bey. — Arrêtés par les rochers, nous rebroussons chemin ; montée raide.

Vue du haut de Kamart : sables à droite et Sebkhà ; à gauche, verdure et conacs entourés de palmiers ; en face, les montagnes de Porto-Farina, gris perle.

Nous prenons sur la gauche. Maison du docteur Davis : galerie découverte à pleins ceintres en maçonnerie pour entrer, cour, escalier, vasque carrée, portique moresque. — Mme Davis, maigre, gracieuse, petits yeux, os saillants ; prête, je crois, à accepter l'invitation à la valse ; Mlle Nelly Rosemberg, pur type zingaro, longs cils, lèvres charnues, courtes et découpées ; un peu de moustache, des cils comme des éventails, des yeux plus que noirs et extrêmement brillants, quoique langoureux ; pommettes colorées, peau jaune, prunelles splendides et noyées. — Visite gaie.

Course au bord de la Sebkhà-el-Rhouan. Elle communique à la mer par trois ouvertures entre de grandes banquettes plates ; la terre, quand il y en a, est couverte de touffes jaunes, en fleurs, pareilles à la fleur du genêt. L'eau s'est retirée ; il reste de grandes flaques sèches, couvertes de sel, cela a l'air de neige. Entre les bancs de sable de Kamart, la mer apparaît avec une brutalité inouïe, comme une plaque d'indigo, le ciel bleu en paraît pâle, le sable est blond, des mouettes volent magistralement : ça a l'air de l'écume des vagues qui s'envole, de grands flocons blancs emportés par le vent, dans les airs.

Nous revenons de la Sebkhà en longeant la face Ouest de Kamart : bois d'oliviers à notre gauche, troupeaux de moutons à tête noire et à queue carrée. Les bœufs et les vaches ne sont pas plus grands que des veaux.

J'ai rencontré le bey dans une sorte de mylord.

Dîné seul dans une chambre, à l'hôtel italien de la Marsa.

Mardi 9 heures et demie du soir.

Quand on vient de la Marsa par le bord de la mer pour aller à Saint-Louis, on a à droite la montagne de Sidi-bou-Saïd ; à gauche, la mer ; une fontaine d'eau douce en sortant de la Marsa, à droite. Partout où l'on creuse sur ce rivage, on trouve de l'eau douce.

Dans la mer, rochers carrés, rouges ; les falaises en terre, généralement ; les ravins qui les coupent régulièrement les font ressembler à des colonnes informes obliquement posées.

Quatre golfes : Kamart, Meria, Sidi-bou-Saïd et Saint-Louis ; — Saint-Louis ayant le sien à sa gauche.

Les terrains, à mesure que l'on se rapproche de Saint-Louis, s'abaissent, inattaquables du côté de Sidi-bou-Saïd à cause des rochers. Dans le golfe de Sidi-bou-Saïd, on ne voit pas même Hammam-lif ; un promontoire bas, puis tout

à coup on aperçoit l'anse à l'extrémité de laquelle, en haut, est Saint-Louis. De cette pointe, j'ai à droite l'anse, Saint-Louis, les deux maisons rouges ; en face, le Zaghouan ; un peu à gauche, Hammam-lif.

Du sommet du promontoire, regardant le soleil (10 heures du matin) : en face, le Cobus, brun, vaporeux ; la mer en face, à droite et à gauche, bleue, le soleil y fait rouler des étoiles ; à droite, au fond, le Zagnouan. Des nuages sur le sommet de Hammam-lif, qui a l'air en bronze, rouge par la base, brun doré en dessus. À droite, trois anses dans une.

Tournant le dos au soleil : au premier plan, la montagne du cap même qui, avançant, empêche de voir les golfes de Sidi-bou-Saïd, de la Marsa et de Kamart.

Les galets, en une espèce de grès, sont blancs et lie de vin ; quelques-uns ont comme des bandes de fer plus foncées. De petits rochers à fleur d'eau, pleins de trous comme de grosses éponges ; quelques-uns sont divisés naturellement comme des blocs de grands dallages.

De Djebel Sidi-bou-Saïd, le dos tourné à la maison du Kasnadar, à l'endroit où l'on prend de la terre rouge de dessus une butte : en face, la Marsa, plaine, isthme, verdure, maisons blanches, puis la montagne de Kamart et, à droite, le promontoire de Kamart, avec la crête promontoire fermant le golfe de la Marsa ; par derrière, montagne de Porto-Farina, gris, brumeux, avec des plaques blanches, la pente du promontoire de Kamart est gris rose ; près de moi, à droite, la pente et le village de Sidi-bou-Saïd ; à gauche, au fond, montagne brumeuse, bleue, presque gris noir ; Sebkhah, sables à peine perceptibles, plaine.

En regardant Saint-Louis : en face, plaine, Saint-Louis au-delà, et, à droite, le golfe de Tunis ; à gauche, Kasnadar, mer bleu vert, Hammam-lif.

Pour venir là nous avons pris un ravin très large, d'argile rouge ; ça a l'air de vagues de sang pétrifiées. On y trouve des restes de fouilles, le dessus d'une voûte. Il se bifurque et, au bas de sa branche droite, en regardant la mer, quatre grandes ruines et un mur.

Ces restes sont énormes, l'épaisseur des murs a environ deux longueurs de cheval ; le mur isolé à droite (sous la maison du Kasnadar) est en pierres de taille.

La mer rentre et, deux cents pas plus loin, deux entrées de voûtes, un mur à ras du sable ; cent pas plus loin, une masse énorme qui fait cap ; on y entre : c'est une grande voûte, plus de deux fois haute comme moi à cheval.

En dehors, du côté de Saint-Louis, c'est comme une montagne qui a plus de soixante pas de largeur ; c'est bâti avec des galets de la mer. Immédiatement après, les rochers qui descendent font une défense naturelle ; ruines mêlées aux rochers, puis, pendant soixante pas (sous le fort), je longe les restes d'un mur énorme qui devait être un quai.

De dessus une butte, ayant le fort à gauche et les citernes à droite, en face, dans la mer, des ruines. Est-ce un môle ou les restes d'une tour carrée ? ça a bien, sur chaque face, deux cents pieds.

Sous les citernes, les ruines recommencent : au bord de la mer et dans la mer, colonnes blanches et brunes dans le sable ; autre carré de ruines dans l'eau ; cinq cents pas plus loin, un blocage carré, juste en face la façade de Saint-Louis.

Il devait y avoir un chemin, c'est le bout de la chaussée ou de la rue, comme la base d'une tour.

J'aperçois, à droite, Sidi-bou-Saïd et, au bas, les citernes ; plus à droite, les ruines s'avancent dans la mer à fleur d'eau ; à ma gauche, les deux maisons rouges.

J'ai remarqué (sous les citernes) au bord de la mer, des pierres de taille, comme base de blocage, quarante-quatre murs descendant parallèlement vers la mer. Étaient-ce des murs ? car, à certaines places, entre le seizième et le dix-septième, l'entre-deux est plein.

Partant de la Marsa, nous allons sur la crête de la Marsa et nous arrivons au sommet des terrains rouges de ce matin.

Après le Kasnadar, au bas du fort, à sa gauche, ruines descendant vers la falaise peu élevée, un mur, une masse de blocage, le haut d'une voûte et des restes informes.

Le dos tourné à la mer et regardant le fort : murs qui descendent comme ceux au bord de la mer, ce devait être un palais en terrasse.

Derrière le fort, dont on nous refuse l'entrée, deux quadrilatères, restes de deux terrasses ; celle de gauche (ayant le dos tourné au fort) est plus basse que celle de droite. Murs de quatre pieds d'épaisseur environ. La terrasse supérieure a une surface de 150 pieds de long sur 50 de large ; la seconde terrasse, plus large et plus longue, supporte celle-ci.

Derrière cette seconde, commencent les citernes, dont on voit le dessus, ça fait comme un hippodrome ; on a creusé les terres, évidemment. On ne connaît pas toutes les citernes, elles doivent aller souterrainement jusqu'au fond de l'excavation. À l'angle Ouest des citernes et le terminant, il y a un dôme de même travail que les citernes ; le dessus, le sommet est tronqué ; se terminait-il en pointe ? L'intérieur fait une rotonde, briques et blocage alternés.

Dans l'intérieur des citernes, partout, à chaque bassin, sous le stuc, deux rangs de briques à plat, supportant le blocage. Deux bas-côtés, une nef, et les bassins sont transversaux, ils ne devaient communiquer que par les côtés. Les trous à la voûte laissent entrer le soleil ; des mouches bourdonnent, des herbes pendent par les trous, comme des lustres ; Khalifa, avec nos deux chevaux, est couché à l'entrée en pleine lumière ; un oiseau s'envole avec un bruit d'aile, un autre chante ; poussière très fine, silence, parois vertes sur les murs, de l'eau livide et épaisse dans quelques bassins.

Au-dessus des citernes, pente douce, éminence qui a une forme presque régulière.

Fouilles : mosaïques romaines communes, murs en stuc blanc, avec de larges bandes de chocolat en réchampi.

Au bas des citernes, sous le fort et à sa droite en regardant la mer, grand amas de ruines dans toutes les positions possibles ; quand on arrive vers elles, ça a l'air de vagues dolmens : morceaux de voûtes, grands blocs à demi couchés qui se tiennent d'eux-mêmes.

Course à la Goulette. — Langue de terre qui va se resserrant de plus en plus, lignes de murs propres, place européenne, cafés.

Passé de l'autre côté du canal. — Hammam-lif a l'air divisée, par vagues obliques, tons bleus et gris superbes.

Dans un café, j'examine à loisir l'illustre Karoubi, le premier ruffian de la Tunisie et qui a posé devant S. A. R. M. le prince de Joinville, dans une fonction extra virile. Il a l'air très vénérable : chapeau de paille et paletot de matelot, son chic participe du marin et du modèle d'atelier ; barbe longue, bagues nombreuses, calvitie sur le devant de la tête : peut poser pour un saint Jean.

Revenu à la Marsa au grand galop ; le soleil, comme un bouclier rougi, se couchait à gauche.

Jeudi 7 mai. — Notes prises au clair de lune. — Lever du soleil, vu de Saint-Louis : d'abord, deux taches, celle du jour levant, à droite ; la lune sur la mer, à droite ; le ciel, un peu après, devient vert très pâle et la mer blanchit sous le reflet de cette grande bande vague, tandis que la tâche que fait la lune sur la mer se salit. La bande vert d'eau

fagne dans le Nord, la mer s'étend orange pâle ; n'y a plus que très peu d'étoiles, fort espacées ; toute la partie Sud et Ouest de Carthage est dans une blancheur brumeuse, la prairie de la Goulette se distingue ; les deux ports, les montagnes violet noir très pâle, estompées de gris, le Cobus est plus distinct ; quelques petits nuages dans la partie blanche du ciel, au-dessus de la bande orange.

Un navire (barque de pêche ?) comme une grosse mouette noire. Du côté de Tunis, le ciel qui perle et les montagnes violet brun. Le ciel est d'un bleu extrêmement doré ; au pied de Hammam-lif, la mer est verdâtre. Il y a encore une étoile, à la droite de la lune, du côté de Tunis. Les maisons blanches de la Goulette sont très distinctes, le cap Bon s'aperçoit très bien ; les maisons de Sidi-bou-Saïd ; le mont Cobus est estompé d'une brume violette, et tout en général.

La partie Est du ciel est maintenant rosée ; ce qui domine immédiatement la ligne de l'horizon, blanchâtre et comme poudreux. Derrière le Cobus, d'autres montagnes très indécises ; idem derrière Hammam-lif.

De la butte des terrains rouges, au pied de Sidibou-Saïd, en regardant Carthage, les inégalités de terrain qui existent d'ici à Byrsa disparaissent. Byrsa me cache en partie le lac, que je revois à droite avec Tunis.

Montagnes, puis la Sebkha-el-Rouan, à gauche de Byrsa ; la Goulette, les ports, la mer, la Hammam-lif. La mer est verte, le soleil se lève juste derrière les terrains rouges, au pied de Sidi-bou-Saïd ; du cap Carthage, le cap Kamart fait comme, un croissant.

Du plateau (où sont encore des mosaïques), à droite des citernes, même vue, mais plus belle et plus rapprochée.

C'était sans doute là Mégara, les Mappales étaient aux terrains rouges. Byrsa se détache complètement ; toute la plaine de Tunis, l'extrémité du lac et Tunis en rose ; tout ce qui est à gauche de Saint-Louis, les ports, la Goulette, la mer, Hammam-lif, très visible. En se tournant à droite, la Sebkha bleue, bordée d'une ligne blonde ; terrains très bas pour y arriver, le coteau de Kamart, couvert d'arbres brun vert.

De là, en descendant vers Saint-Louis, la forme d'un hippodrome. Le cul-de-four est très visible, puis ça s'élargit jusqu'au vallon transversal qui descend de la Marsa vers la mer ; ce vallon est très étroit à son entrée (venant de la Marsa).

Il y a au pied Est de Saint-Louis un autre vallon et une petite colline.

Parmi les fragments conservés à Saint-Louis, un bras droit avec une manche lacée.

Du plateau de Kamart, dans les oliviers, regardant l'Est, Sidi-bou-Saïd fait une bosse, puis tout dévale vers la droite ; le cap Carthage s'avance, la mer des deux côtés ; à droite, en face, Hammam-lif.

Les terrains rouges, au pied de Sidi-bou-Saïd, sont juste en face le plateau de Kamart, où il y a des catacombes.

La Sebkha-el-Rouan, contrairement à ce que j'avais cru, est entièrement fermée ; mais, dans l'hiver, quand il y a plus d'eau, elle doit communiquer.

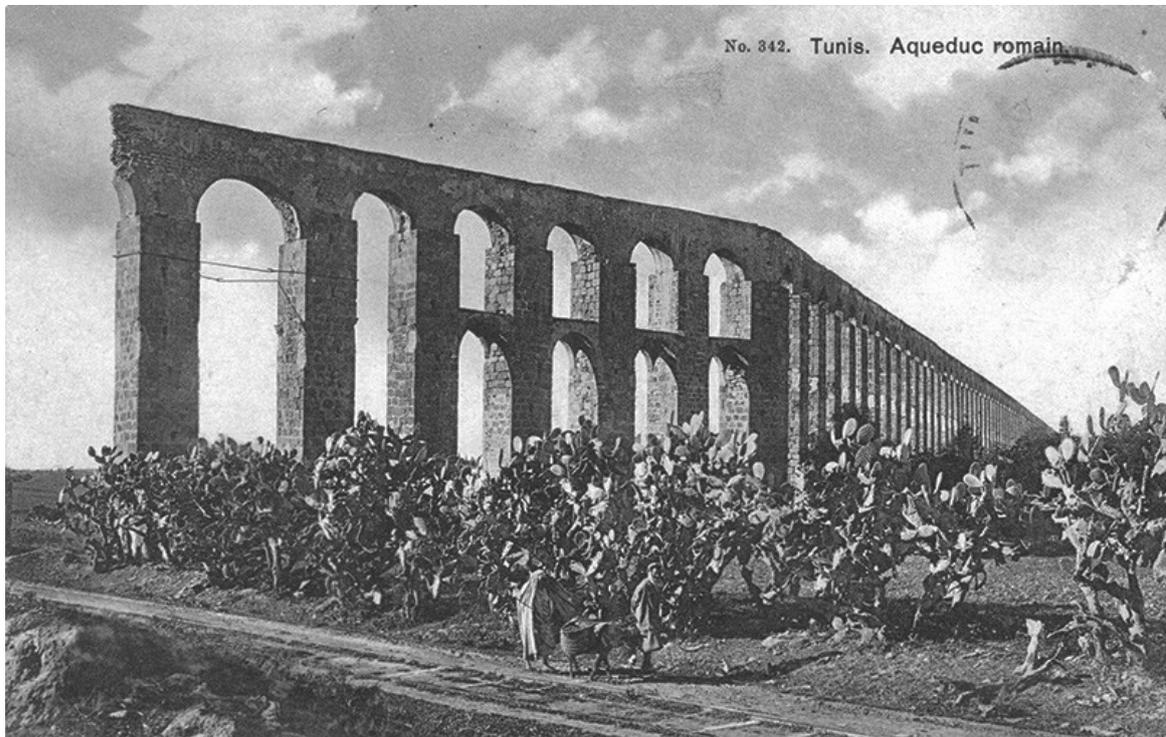
Après le plateau de Kamart, un vallon transversal ; venant des sables au bord de la mer et allant à la mer ; puis une re-colline, qui est à proprement parler le cap Kamart ; mais, vu de la mer, il ne s'aperçoit pas.

Vendredi 8. — Dormi toute la journée. Rhume.

Samedi 9. — Écrit des lettres.

Dimanche 10, parti pour Bizerte, — Jusqu'à Utique, route connue. — Déjeuner sous le pont. — Pierres. — Revolver. — Fusil. — Ils filent. — Hallouf ! Hallouf !

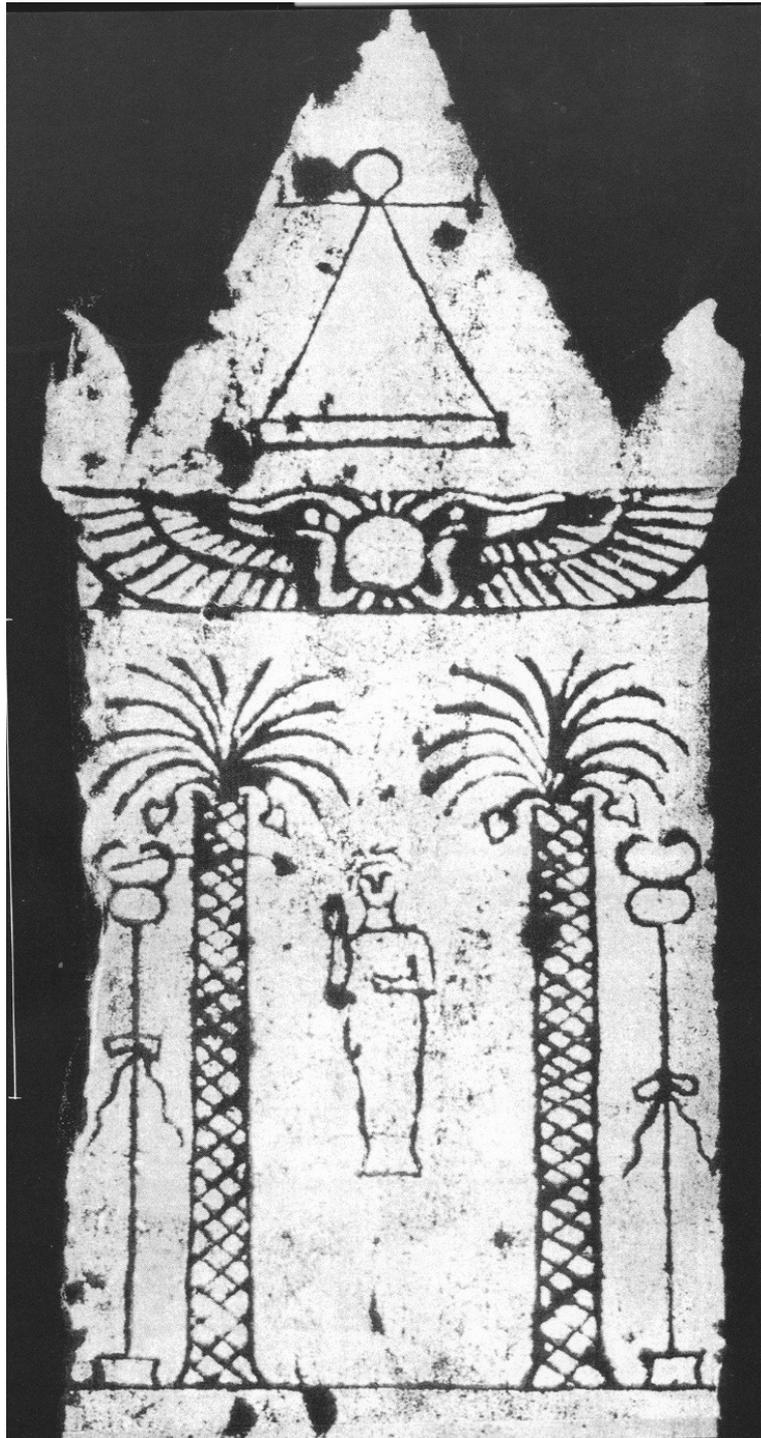
Laissé notre douar à gauche, monté la route blanche que l'on aperçoit du pont ; en haut, la plaine d'Utique. Nous longeons le fond de la baie. — Re-côte, broussailles, verdure, fontaine à gauche, un cirque naturel. On redescend en prenant sur la gauche, à travers des broussailles ; on aperçoit un grand lac, à gauche. Au fond de l'horizon, un peu à droite, grand village blanc dans la verdure et les palmiers. — Traversé le village. — En haut, on aperçoit la mer à droite ; on laisse les dunes à droite ; oliviers, et on arrive à la ville.



**Aqueduc de Tunis en 1909**

### Références bibliographiques

Gustave Flaubert *Notes de voyages*, II Louis Conard, 1910 (*Œuvres complètes de Gustave Flaubert*, Paris, L. Conard, 1910, tome V, p. 291-347). [https://fr.wikisource.org/wiki/Notes\\_de\\_voyages/Carthage](https://fr.wikisource.org/wiki/Notes_de_voyages/Carthage)



Stèle antique